

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES

PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL

(NOUVELLE SERIE)

QUARANTE-TROISIÈME NUMÉRO

FEVRIER 1891

MONTREAL

ME. D'IMP. GEBHARDT-BERTHIAUME, 30 RUE ST-GABRIEL

1891

Permis d'imprimer :

EDOUARD CHS., Archevêque de Montréal.

COMPTES-RENDUS

ARCHIDIOCÈSE DE QUÉBEC

*Etat des recettes de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, dans
l'Archidiocèse de Québec, pour l'année 1890,
54ème année.*

VILLE DE QUÉBEC.

Basilique	\$132 50	Rapporté.....	298 47
Notre-Dame de la Garde...	2 00	Securs du Bon Pasteur.....	6 00
Archevêché.....	10 00	Saint-Patrice.....	46 47
Séminaire (prêtres et élè- ves).....	42 98	Saint-Jean-Baptiste.....	196 00
Hôtel-Dieu.....	28 00	Saint-Roch.....	639 08
Ursulines.....	35 24	Saint-Sauveur, (y compris \$200, cont. de l'Ecole des Frères).....	465 55
Hôpital-Général.....	39 75	Asile des aliénés.....	41 91
Securs de la Charité.....	8 00		
Porté.....	\$298 47	Porté.....	\$1693 48

CAMPAGNES.

Rapporté.....	\$1693 48	Rapporté.....	2,869 41
Adrien Saint.....	15 40	Bernard Saint.....	21 85
Agapit Saint.....	14 00	Berthier.....	4 50
Agathe Sainte.....	40 00	Buckland.....	10 65
Alban Saint.....	20 00	Cajetan Saint.....	3 55
Alexandre Saint.....	100 00	Calixte Saint.....	85 00
Ambroise Saint.....	9 35	Cap Santé.....	33 35
Anastasia Sainte.....	124 60	Cap St-Ignace.....	103 50
Ancienne Lorette.....	74 00	Casimir Saint.....	32 00
André Saint.....	43 30	Catherine Sainte.....	51 37
Ange-Gardien.....	3 40	Charles Saint.....	51 19
Anges SS., de Beauce.....	23 09	Charlesbourg.....	28 17
Anne Sainte, de Beaupré..	150 00	Château-Richer.....	13 93
Anselme Saint.....	19 59	Claire Sainte.....	5 03
Antoine Saint.....	13 00	Collège de Lévis.....	4 25
Apollinaire Saint.....	7 40	Collège de Sainte-Anne....	60 00
Arbert Saint.....	186 04	Côme Saint.....	6 00
Augustin Saint.....	50 00	Cranbourne.....	3 74
Basile Saint.....	45 00	Croix Sainte.....	23 00
Beaumont.....	168 20	Convent de J. M. Sillery..	33 25
Beauport.....		Cyrille Saint.....	
Porté.....	\$2,869 41	Daniel Saint.....	
		Denis Saint.....	
		Porté.....	\$3,448 74

Rapporté.....	\$3,448 74	Rapporté.....	\$5,415 04
Deschambault.....	56 84	Lotbinière.....	33 10
Ecureuils.....	20 00	Louise Sainte.....	12 00
Edouard Saint de Frampton	7 55	Magloire Saint.....	6 60
Edouard Saint de Lotbinière	20 60	Malachie Saint.....	2 50
Eleuthère Saint.....	3 00	Marguerite Sainte.....	2 75
Elzéar Saint.....		Marie Sainte.....	55 91
Emmélie Sainte.....	12 95	Martin Saint.....	2 52
Ephrem Saint.....	9 15	Maxime Saint.....	4 55
Etienne Saint.....	10 00	Michel Saint.....	91 90
Eugène Saint.....	7 00	Mont-Carmel.....	
Evariste Saint.....	5 00	Narcisse Saint.....	
Famille Sainte.....	25 00	Nérée Saint.....	1 35
Félix Saint du Cap-Rouge..	12 00	Nicolas Saint.....	66 00
Ferdinand Saint.....	12 00	N. D. de Montauban.....	2 07
Ferréol Saint.....	26 16	N. D. du Portage.....	12 35
Flavien Saint.....	33 06	Onésime Saint.....	1 00
Foye Sainte.....	84 00	Pacôme Saint.....	5 00
François Saint de Beauco..	25 00	Pamphile Saint.....	8 75
François Saint I. O.....	24 50	Pascal Saint.....	53 34
François Saint du Sud.....	34 10	Patrice Saint.....	20 00
Frédéric Saint.....	38 00	Paul Saint de Montminy..	12 50
Georges Saint.....	40 00	Perpétue Sainte.....	0 97
Germaine Sainte.....		Pétronille Sainte.....	22 50
Gervais Saint.....	48 00	Philémon Saint.....	5 40
Giles Saint.....		Philippe Saint.....	10 00
Grégoire Saint du Sault M.	2 51	Philomène Sainte.....	8 80
Groindines.....	77 00	Pierre Saint de Broughton..	39 50
Hélène Sainte.....	40 00	Pierre Saint I. O.....	114 00
Hénédine Sainte.....	39 17	Pierre Saint du Sud.....	28 40
Henri Saint.....	77 73	Pointe-aux-Trembles.....	60 59
Honoré Saint.....	8 59	Portneuf.....	31 20
Inverness.....	22 00	Raphaël Saint.....	11 85
Isidore Saint.....	43 86	Raymond Saint.....	45 35
Ile-aux-Grues.....	46 09	Rivière-du-Loup.....	71 47
Islet.....	101 00	Rivière-Ouelle.....	7 00
Jean-Chrysostôme Saint...	15 00	Roch Saint des Aulnaies...	26 90
Jean Saint Deschailions...	33 80	Romuald Saint.....	32 32
Jean Saint I. O.....	147 50	Sacré-Coeur de Jésus.....	11 50
Jean Saint Port-Joly.....	74 00	Sacré-Coeur de Marie.....	15 00
Jeanne Sainte.....	38 71	Samuel Saint.....	19 00
Joachim Saint.....	46 00	Sébastien Saint.....	12 45
Joseph Saint de Beauce...	79 19	Séverin Saint.....	4 00
Joseph Saint de Lévis.....	75 40	Sillery.....	17 75
Julie Sainte.....	21 05	Sophie Sainte.....	
Justine Sainte.....	2 00	Stoneham.....	2 00
Kamouraska.....	25 00	Sylvestre Saint.....	14 00
Lambert Saint.....	26 00	Thomas Saint.....	99 65
Lambton.....	7 12	Tite Saint.....	3 50
Laurent Saint.....	95 00	Ubalde Saint.....	5 00
Laval et Lac Beauport...		Valcartier.....	
Lazare Saint.....	29 00	Vallier Saint.....	50 00
Léon Saint.....		Victor Saint.....	8 53
Lévis N.-D.....	239 76		

Porté..... \$5,415 04 Montant des contributions.. \$6,587 86

Montant des contributions.....	\$6,587 86
Intérêts etc.....	183 00
Legs de feu Auguste Lesage du Cap Santé.....	400 00
" Antoine Nadeau de Saint-Isidore.....	200 00
" Eugène Sylvain de Sainte-Anne de Beaupré.....	50 00
" M. Antoine Caupeau, Ptre.....	25 00
" feue Dame Léon Mercier de Sainte-Anne de Beaupré.....	25 00
Don d'un citoyen de Beaumont.....	25 00
Total de la recette.....	\$7,495 86

*Etat des sommes allouées par le Conseil de la Propagation
de la Foi, à Québec, pour l'année commençant le
1er octobre 1889 et finissant le 1er octobre 1890.*

Somme mise à la disposition de S. E. le Cardinal.....	\$ 300 00
Donné à Mgr de Chicoutimi.....	1,000 00
Donné à Mgr Lorrain (Missions du Saint-Maurice).....	200 00
Annales.....	500 00
Pour vases sacrés et ornements.....	600 50
Mission de Saint-Achillée.....	60 00
" de Saint-Benoît-Labre.....	100 00
" des Chantiers du Maine.....	100 00
" de Saint-Gédéon de Marlow.....	100 00
" de Saint-Grégoire du Sault Moutmorency.....	250 00
" de Saint-Martin.....	200 00
" de Saint-Nérée.....	200 00
" de Notre-Dame du Rosaire.....	324 50
" de Saint-Pierre-Baptiste.....	100 00
" de Saint-Prosper.....	200 00
" de la Rivière-à-Pierre.....	250 00
" de Saint-Zéphirin de Stadacona.....	639 00
Pour l'Œuvre des Sourds-Muets.....	50 00
Missionnaire de Saint-Adolphe et de Stoneham.....	200 00
" d'Ashford.....	30 00
" de Saint-Benoît-Labre.....	100 00
" de Saint-Cajetan d'Armagh.....	150 00
" de Saint-Damase.....	200 00
" de Saint-Gédéon.....	100 00
" d'Inverness et Leeds.....	200 00
" de Sainte-Justine et de Sainte-Rose.....	400 00
" de Laval et du Lac Beauport.....	200 00
" de Saint-Magloire.....	50 00
" de Saint-Marcel.....	125 00
" de Saint-Martin.....	150 00
" de Saint-Méthode d'Adstock.....	150 00
" de Saint-Nérée.....	90 00
" de Notre-Dame-de-Lourdes.....	100 00
" de Notre-Dame-du-Rosaire et de Sainte-Appoline.....	250 00
" de Sainte-Perpétue.....	259 00
" de Saint-Philémon.....	100 00
" de Saint-Pierre-Baptiste.....	100 00
" de Sainte-Praxède.....	50 00
" de Saint-Prosper.....	150 00
" de la Rivière-à-Pierre.....	245 00
" de Saint-Samuel et de Saint-Ludger.....	125 00
" du Sault-au-Cochon.....	25 00
" de Saint-Séverin.....	100 00
" de Valcartier et de Tewkesbury.....	150 00
" de Saint-Zacharie.....	50 00
Total.....	\$9,014 00

RÉSUMÉ.

Recette de 1890.....	\$ 7,495 86
En caisse de l'an dernier.....	3,666 12
	Total
Somme allouée pour 1890-91.....	\$11,161 98
	8,014 00
	Reste en caisse.....
	\$2,147 98

Quêtes faites le jour de la Pentecôte pour les écoles sauvages.

Diocèse de Québec.....	\$ 985 37
" Montréal.....	764 40
" Saint-Hyacinthe.....	345 00
" Ottawa.....	300 00
" Rimouski.....	164 00
" Trois-Rivières.....	78 00
Vicariat Apost. de Pontiac.....	148 05
En caisse de l'an dernier.....	1 29
	\$2,786 11
Donné à Mgr Taché.....	\$557 22
" Mgr Grandin.....	557 22
" Mgr Gronard.....	557 22
" Mgr Lorrain.....	557 22
" Mgr Bossé.....	557 23
	\$2,786 11

DIOCÈSE DE MONTRÉAL

Etat des recettes de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, dans le Diocèse de Montréal, pour l'année 1890.

VILLE DE MONTRÉAL ET BANLIEUE

Saint-Pierre.....	\$371 80	Rapporté.....	\$1026 38
Notre-Dame.....	371 00	Le Jésus.....	30 16
La Cathédrale.....	74 23	Hochelaga.....	25 00
Saint-Louis.....	58 50	Séminaire de Philosophie.....	20 95
Sacré-Cœur.....	45 00	Collège de Montréal.....	20 00
Sainte-Cunégonde.....	41 00	Sainte-Anne.....	15 10
Hotel-Dieu.....	34 60	Côte Saint-Paul.....	2 00
Notre-Dame de Grâce.....	30 25		
Porté.....	\$1026 38	Total.....	\$1139 59

CAMPAGNES

Verchères (2 ans).....	\$228 00	Rapporté.....	\$2591 44
L'Epiphanie (2 ans).....	204 85	Sault-au-Récollet.....	31 80
Masconche (2 ans).....	171 00	Chambly.....	30 00
Saint-Barthélemi.....	164 40	Saint-Jacques de l'Achigan..	29 50
L'Assomption.....	121 50	Lavaltrie.....	28 20
Saint-Rémi.....	103 00	Saint-Polycarpe.....	27 42
Saint-Lin (2 ans).....	91 30	Saint-Louis de Gonzague....	27 36
Saint-Constant.....	87 00	Saint-Sauveur (2 ans).....	26 81
Laprairie.....	85 10	Sainte-Marthe.....	25 50
Berthier.....	82 00	Saint-Léonard de Port-Maurice	23 50
Varenes.....	68 00	Pointe-Claire.....	23 41
Collège de l'Assomption....	67 09	Lachenaie.....	23 00
Terrebonne.....	63 96	Sainte-Théodose.....	22 00
Beauharnois.....	58 25	Saint-Edouard.....	21 75
Saint-Michel de Napierville..	57 50	Saint-Etienne.....	21 13
Jésu Dupas.....	57 00	Convent du Sacré-Cœur.....	20 00
Joliette.....	52 30	Valleyfield.....	19 50
Sainte-Thérèse.....	51 79	Saint-Cyprien.....	17 65
Sainte-Rose.....	48 00	Sainte-Marie Salomé.....	17 41
Saint-Paul.....	46 00	Saint-Thomas.....	17 00
Sainte-Anne des Plaines.....	45 00	Saint-Lazare.....	15 55
Longueuil.....	45 00	Sainte-Julie.....	15 00
Saint-Alexis.....	42 00	Saint-Jacques le Mineur....	15 00
Saint-Philippe.....	41 00	Saint-Enstache.....	13 30
Saint-Cuthbert.....	40 75	Saint-Hubert.....	11 50
Saint-Martin.....	40 00	Rivière des Prairies.....	10 00
Convent de Lachine.....	40 00	Sainte-Monique.....	10 00
Chateauguay (2 ans).....	40 00	Saint-Esprit.....	10 00
Saint-Norbert.....	38 00	Saint-Augustin.....	9 50
Saint-Ambroise (2 ans).....	36 95	Saint-Laurent.....	9 00
Saint-Félix de Valois.....	36 00	Pénitencier, St. Vincent de P.	8 65
Yandreuil.....	35 95	Sainte-Anne du Bout de l'Île.	8 50
Lachine.....	35 00	Sainte-Scholastique.....	8 50
Sainte-Geneviève.....	34 71	Saint-Paul l'Ermite.....	8 00
Contrecoeur.....	34 20	Saint-Hermas.....	7 50
Rigaud.....	34 00	Sherrington.....	7 00
Sainte-Elizabeth.....	32 93	Saint-Roch.....	6 00
Saint-Vincent de Paul.....	32 00	Ste-Mélanie.....	6 00
Porté.....	\$2591 44	Porté.....	\$3223 38

Rapporté.....	\$3223 38	Rapporté	\$2283 09
Saint-André.....	5 60	Saint-Clet.....	2 75
Sainte-Dorothée.....	5 50	Saint-Zotique	2 50
Saint-Benoit.....	5 50	Sainte-Emmèlie.....	2 50
Ile Perrot.....	5 00	Saint-Michel des Saints.....	2 50
Saint-Jérôme.....	5 00	Sainte-Sophie.....	2 00
Pointe-aux-Trembles.....	4 66	Saint-Théodore de Chertsey..	1 58
Sainte-Justine.....	4 60	Sainte-Béatrix.....	1 25
Saint-Timothée.....	4 35	Howick.....	1 00
Saint-Calixte.....	4 20	Saint-Téséphore.....	1 00
Très-Saint Rédempteur.....	4 00	Saint-Côme.....	1 00
Saint-Luc.....	4 00	Sainte-Marguerite.....	0 82
Saint-Placide.....	3 80	Saint-Damien.....	0 50
Saint-Urbain.....	3 50	Saint-Valentin.....	0 25
Porté.....	\$2283 09	Total.....	\$3302 72

DIVERSES SOURCES.

Legs Delles de Vienne.....	\$1,000 00
“ Dme Thérèse Sénécal, épouse de Clément Cholette.....	606 75
“ Rév. F. Rochette.....	300 00
“ Dme Larivière.....	95 00
“ Dme McKenzie, (Terrebonne).	50 00
Intérêts, etc.....	712 51
Total.....	\$2,764 26

RÉCAPITULATION DES RECETTES POUR L'ANNÉE 1890.

Ville et Banlieue.....	\$1,139 59
Campagnes.....	3,502 72
Diverses sources.....	2,764 26
Grand Total.....	\$7,206 57

Etat des sommes payées par le Conseil de la Propagation de la Foi à Montréal, pour l'année 1890.

Pour l'église de Saint-Côme.....	\$ 225 00
Au Missionnaire de Saint-Côme.....	125 00
“ Bienheureux Alphonse.....	125 00
“ Sainte-Barbe.....	125 00
“ Sainte-Béatrix.....	100 00
“ Saint-Colomban.....	200 00
“ Saint-Damien.....	100 00
“ Sainte-Agnès de Dundee.....	125 00
“ Sainte-Emmèlie.....	125 00
“ Hinchinbrooke.....	200 00
“ Saint-Hippolyte.....	150 00
“ Lachute.....	100 00
“ Sainte-Lucie.....	150 00
Porté.....	\$1,850 00

Reporté.....	\$1,850 00
Au Missionnaire de Sainte-Marguerite.....	150 00
“ Saint-Michel des Saints.....	150 00
“ Rawdon.....	100 00
“ Saint-Zénon.....	200 00
“ Howick.....	100 00
Aux RR. Pères Jésuites.....	30 25
“ Oblats.....	830 25
Aux Missions du Nord-Ouest.....	100 00
A l'Œuvre des Tabernacles.....	100 00
Aux Missions de Madawaska, etc.....	100 00
Au Missionnaire de Notre-Dame de la Merci.....	200 00
“ Saint-Blaise.....	100 00
“ Sainte-Julienne.....	75 00
“ Caughnawaga.....	100 00
Total.....	<u>\$4,285 50</u>

DÉBOURSÉS.

Allocations de 1890.....	\$4,285 50
Prêt, administration, taxes, assurance, allocations extra, etc.....	2,237 48
Total des déboursés.....	<u>\$6,522 98</u>

RÉSUMÉ.

En caisse au 31 décembre 1889.....	\$4,526 37
Recettes de 1890.....	7,208 57
Total.....	<u>\$11,732 94</u>
Déboursés de 1890.....	6,522 98
En caisse au 31 décembre 1890 pour les dépenses de 1891.....	\$5,209 96
Archevêché de Montréal, 3 janvier 1891.	

J. A. VAILLANT, Ptre.
Trésorier

N. B.—Argents reçus depuis le 1er janvier 1891, qui ne sont pas entrés dans les comptes de l'année 1890 :

Saint-Enfant Jésus de Mile-End.....	\$30 00
Saint-Jean-Baptiste.....	51 15
Saint-Roch.....	100 00
Saint-Isidore.....	27 00
Pointe-aux-Trembles.....	22 86
Total.....	<u>\$231 01</u>

J. A. V., Ptre.

*Paroisses qui n'ont rien remis en faveur de la Propagation de la
Foi, pour l'année 1890.*

N. D. du Bon Conseil.
Saint-Jacques.
Saint-Patrice.
Sainte-Brigide.
Saint-Joseph.
Saint-Vincent.
Saint-Jean-Baptiste.
Saint-Henri.
Saint-Gabriel.
Saint-Charles.
Saint-Antoine.
Saint-Grégoire le Thaumaturge.
Île Bizard.
Saint-François de Sales.
Longue-Pointe
Les Cèdres.
Côteau du Lac.
Oka.
Saint-Joseph du Lac.
Saint-Colomban.
Lachute.
Saint-Janvier.
Rawdon.
Sainte-Julienne.
Saint-Jean de Matha.
Bienheureux Alphonse.
Saint-Gabriel de Brandon.
Lanoraie.
Boucherville.

Saint-Zénon.
Saint-Basile.
Saint-Bruno.
Saint-Jean.
Lacolle.
Caughnawaga.
Saint-Isidore.
L'Acadie.
Hemmingford.
Saint-Hippolyte.
Sainte-Aèle.
Sainte-Lucie.
Repentigny.
Saint-Sulpice.
Saint-Liguori.
Saint-Jean Chrysostôme.
Hinchinbrooke.
Saint-Antoine Abbé.
Sainte-Martine.
Sainte-Philomène.
Huntingdon.
Saint-Anicet.
Ormstown.
Saint-Négis.
Saint-Stanislas de Kostka.
Sainte-Barbe.
Sainte-Clotilde.
Saint-Blaise.
Saint-Canut.

DIOCESE DES TROIS-RIVIÈRES.

RECETTE DE LA PROPAGATION DE LA FOI, EN 1890.

Les Trois-Rivières:—		Rapporté.....	\$1010 26
Paroisse.....	\$205 21	Saint-Stanislas.....	00 00
Ursulines.....	25 58	Saint-Paulin.....	16 60
	\$230 79	Saint-Jacques des Piles.....	14 25
Maskinongé.....	100 90	Saint-Etienne.....	11 47
Saint-Léon.....	91 44	Saint-Sévère.....	10 75
La Rivière-du-Loup.....	78 49	Saint-Narcisse.....	9 40
Yamachiche.....	61 00	Notre-Dame du Mont-Carmel	7 50
Champlain.....	47 00	Saint-Luc.....	5 00
Sainte-Geneviève.....	45 11	Saint-Alexis.....	3 45
Saint-Barnabé.....	43 00	Sainte-Flore.....	3 35
Sainte-Anne de la Pérade....	42 10	Le Cap.....	00 0
Saint-Justin.....	37 00	Saint-Sévérin.....	1 00
Saint-Tite.....	35 95	Un particulier, Trois-Rivières	10 00
Sainte-Thècle.....	34 75	" Etats-Unis...	4 68
Saint-Maurice.....	33 85	Legs: E. Lambert, de Saint-	
Saint-Proper.....	29 68	Stanislas.....	188 00
Batiscan.....	29 00	Balance en caisse au 31 décem-	
Saint-Boniface.....	27 78	bre 1889.....	34 79
Saint-Didace.....	21 50		
Sainte-Ursule.....	20 92		
Porté.....	\$1010 26	Recette totale pour 1890...	\$1330 50

DISTRIBUTION DE LA RECETTE DE 1890.

A Saint-Elie de Caxton.....	\$ 80 00
Saint-Mathieu.....	30 00
Saint-Jacques de Piles.....	150 00
Saint-Roch de Mékinac.....	25 00
Saint-Joseph de Mékinac.....	75 00
Saint-Théodore (Grande-Anse).....	150 00
Saint-Adelphe.....	2 00
Saint-Théophile (Lac à la Tortue).....	30 00
Annales 1890 et 1891.....	106 26
Divers.....	48 45
Missions de Chine (legs Lambert).....	188 00
Accompte sur lots pour la mission de Saint-Théodore.....	406 19
Balance en caisse.....	16 60
Montant total.....	\$1330 50

L. SÉV. RHEAULT, P^{TR}E, CHAN.

Les Trois-Rivières, 2 janvier 1891. *

DIOCESE DE SAINT-HYACINTHE.

Propagation de la Foi.

1890

RECETTE.

Saint-Denis	\$145 00	Rapporté.....	\$1050 11
Saint-Hyacinthe	128 60	Ange-Gardien.....	9 49
Saint-Antoine	107 00	Saint-Pie.....	9 00
Sorel.....	100 00	Saint-Judes.....	6 70
Saint-Alexandre	50 00	Saint-Georges.....	6 00
Saint-Jean-Baptiste.....	40 43	Saint-Paul.....	6 00
Sainte-Rosalie.....	34 50	Saint-Nazaire.....	5 42
Saint-Sébastien.....	34 25	Saint-Damase.....	5 00
Saint-Hugues.....	33 00	Saint-Dominique.....	5 00
Belceil	32 00	Saint-Barnabé.....	4 65
Stanbridge	29 50	Dunham.....	4 00
Sainte-Victoire	29 00	Sainte-Angèle.....	4 00
Saint-Ours.....	27 00	Saint-Valerien.....	4 00
Saint-Simon.....	24 00	Saint-Hilaire.....	3 52
Sainte-Brigide.....	23 60	Saint-Mathias.....	3 50
Saint-Aimé.....	21 65	Saint-Liboire	3 00
Sainte-Marie.....	18 00	Sainte-Pudentienne.....	2 64
Upton.....	18 00	Richelieu.....	2 50
Sainte-Madeleine	17 00	Saint-Louis.....	2 00
Saint-Roch	16 00	Milton.....	2 00
Saint-Robert	15 84	Bedford.....	1 50
Saint-Marc.....	15 00	Waterloo.....	1 50
La Présentation.....	15 00	Acton.....	1 10
Saint-Charles.....	14 00	Clarenceville	1 00
Saint-Césaire.....	14 00	Saint-Alphonse.....	1 00
Saint-Théodore.....	12 40	Saint-Marcel.....	1 00
Saint-Athanase.....	12 37	Saint-Ignace.....	1 00
Farnham.....	11 50	Granby.....	0 50
Sainte-Anne.....	11 47		
Total.....	\$1050 11	Total.....	\$1147 13

DÉPENSE.

Annales.....	\$61 13
Eglises pauvres.....	680 00
Missionnaires	406 00
Total.....	\$1147 13

J. A. GRAVEL, V. G., PROCUREUR.

CONVERSIONS EN ANGLETERRE.

On écrit de Londres au *Journal des Débats* :

“ Après d’interminables discussions sur des points de droit et de juridiction ecclésiastiques, le procès intenté par quelques paroissiens de Lincoln à l’évêque anglican de cette ville se juge enfin à la cour de l’archevêque de Canterbury au palais de Lambeth.

“ Il existe depuis vingt-cinq ans une société dite *Church Association*, qui s’est donné pour mission de défendre les principes et les doctrines de l’Eglise anglicane et de combattre des innovations empruntées à l’Eglise romaine. Cette société, intolérante et puritaine, poursuit depuis longtemps de ses hostilités M. King, l’évêque de Lincoln ; elle a cru remarquer que ce prélat avait emprunté certaines innovations à l’Eglise romaine et elle lui a intenté un procès.

“ L’évêque de Lincoln est accusé, entre autres choses, d’avoir fait usage de cierges sur la Sainte-Table, d’avoir mêlé de l’eau au vin et d’avoir tourné le dos aux fidèles en consacrant les Saintes Espèces, ce qui est contraire à la loi. La religion anglicane, en effet, est établie par acte du parlement tout comme la loi sur l’*income tax*.

“ L’évêque de Lincoln reconnaît que certains des faits qu’on lui reproche sont exacts ; mais il soutient qu’ils n’ont rien d’illégal et que, par conséquent, il n’a pas commis un acte coupable.”

Il semble que ce fameux procès intenté au nom de l’orthodoxie anglicane produit des effets auxquels les orthodoxes ne s’attendaient point.

Le *Daily Telegraph* a reçu une lettre où nous lisons :

“ Le jugement de l’évêque de Lincoln coïncide avec un nombre inusité de “ secessions ” vers l’Eglise romaine. Depuis qu’il est commencé, près d’une douzaine de membres du clergé anglican ont été reçus, quelques-uns par le cardinal Manning lui-même, d’autres à l’oratoire de Brampton et

plusieurs en divers endroits du pays. La plupart d'entre eux sont célibataires et étudient déjà en vue d'entrer dans le sacerdoce.

“ Parmi les laïques qui se sont “ vertis ” (mot employé par le correspondant pour ne pas choisir entre *convertis* et *pervertis*), il y a deux ou trois avocats, l'ancien rédacteur en chef d'un journal ritualiste, et un certain nombre de membres de l'union de l'Eglise anglicaine (y compris un ex-secrétaire).

LES MISSIONNAIRES PROTESTANTS DANS L'INDE ET LA TURQUIE D'ASIE.

Nous lisons dans le *Tablet* :

“ L'an dernier, dans le centre et le nord de l'Inde, sur deux cent vingt millions d'habitants, les missionnaires ont converti deux cent quatre-vingt-dix-sept personnes.

“ Pour atteindre ce résultat, considéré comme très consonant, les Sociétés bibliques ont employé huit cent quarante et un prédicateurs, payé quarante-huit mille deux cent quatre-vingt-seize livres sterling (un million deux cent sept mille francs).

“ Cent neuf missionnaires protestants évangélisent la Perse, la Palestine, l'Arabie et l'Egypte. Dans le cours de l'année dernière, ils ont converti en tout “ une jeune fille.” Cette conversion représente le travail annuel de cent neuf Révérends payé environ douze mille livres sterling (trois cent mille francs). Cette *chère âme* devrait être, semble-t-il, très fervente ; or, les zélés apôtres de l'Eglise établie avouent, un peu désappointés, qu'elle demande une *constant guidance*.”

MISSION DES NASKAPIS

LETTRE DU R. P. LEMOINE, O.M.I.

Notre-Dame de Betsiamits, 20 décembre 1890.

A Mgr. Bossé, Préfet Apostolique,

Monseigneur,

Permettez-moi d'anticiper et de vous présenter maintenant mes souhaits de bonne année. D'ailleurs, quand vous recevrez cette lettre, le jour de l'an se sera déjà enfui bien loin, et peu importe le jour précis pourvu que les souhaits partent du cœur.

Suivant le désir que vous m'en avez témoigné, je vais essayer de vous donner quelques renseignements sur nos missions de l'extrême Labrador.

Vous avez, je suppose, assez de missions à faire pour vous dispenser de parcourir avec moi les dix-huit cents milles qu'il me faut faire pour me rendre à notre première mission. Suffise de vous dire qu'on voyage de toutes les manières imaginables, passant par Québec, Halifax, St. Jean de Terre-neuve et le détroit de Belle-Isle, pour longer la côte du Labrador jusqu'au fond de la Baie des Esquimaux. Enfin, au bout de cinq, six et sept semaines, selon que le bon Dieu le veut, on arrive à North-West River, qui est notre première mission, et qui devait naturellement être décorée du titre de Notre-Dame des Neiges.

Comme vous le savez, Monseigneur, nombreuses et bien-diverses sont les impressions du jeune missionnaire lorsqu'il met le pied sur la plage qui doit devenir le théâtre de ses premiers exploits..... De douces larmes humectent ses paupières, lorsque, prononçant le *kwa* d'étiquette indienne, il serre la main à tous ces pauvres sauvages heureux de voir la robe noire..... Mais quelque poétique que puisse paraître le début d'une expédition apostolique pour des specta-

teurs éloignés et enthousiastes, la suite n'en devient pas moins prosaïque pour le missionnaire lui-même, comme votre longue expérience l'a souvent constaté.

North-West River est un poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson, que fréquentent environ quatre cents sauvages, naskapis et montagnais. Le missionnaire en voit à peine la moitié; les autres descendent du bois trop tôt au printemps ou trop tard en automne. Ils ont une chapelle située tout près des magasins de la Compagnie, mais elle se ressent un peu trop de l'état primitif du pays: c'est une espèce de grange à laquelle on a adapté un petit clocher. Il y a déjà longtemps qu'elle existe telle quelle; mais le bref séjour du missionnaire à ce poste, et l'absence de tout ouvrier compétent à qui confier le travail, n'en ont pas encore permis le parachèvement. Depuis l'année dernière seulement on a commencé à y faire quelques réparations. Près de la chapelle est le cimetière, qui compte déjà bon nombre de morts.

Les sauvages que le missionnaire voit à North-West River sont tous catholiques et montrent d'assez bonnes dispositions. Seulement leur savoir religieux ne va pas loin: raison de plus pour que le missionnaire s'assujettisse à un travail des plus assidus. Messe et instruction le matin, catéchisme l'avant-midi et l'après-midi, classes de lecture et de chant, instruction et prière du soir suivies de la bénédiction du Très-Saint-Sacrement et de la procession au cimetière... Ajoutez à cela les confessions en une langue peu facile pour un commençant, puis l'administration des autres sacrements, l'entretien, l'ornementation de la chapelle et mille autres détails encore, et vous conviendrez qu'il y a là de quoi occuper un apprenti missionnaire. Comme je le disais donc, nos sauvages montrent d'assez bonnes dispositions sous le rapport religieux. Ils suivent assidûment les exercices de la mission, et même trop assidûment: c'est ainsi que des mères de famille, pour ne pas s'en absenter, se croient obligées de nous amener une bande de nourrissons qui nous font une musique dont on se dispenserait volontiers. Tous les jours il y a bénédiction du Très-Saint-Sacrement et quelquefois grand'messe, offices pendant lesquels nos gens s'évertuent à

crier le plus fort possible, c'est-à-dire à chanter de leur mieux. Comme tous les autres sauvages ils aiment les démonstrations religieuses, aussi le missionnaire doit-il s'ingénier, par toute sorte de parures, décorations et autres moyens, de leur faire apprécier la beauté de nos cérémonies. Et c'est dans ce but que cette année et l'année dernière nous avons clôturé la mission par une *procession générale* : croix, oriflammes, bannières, pavillons... Ajoutez à cela l'effet merveilleux que produisaient les soutanes rouges des enfants de chœur et les robes de toute couleur des sauvagesses... et imaginez-vous si ça devait être beau.

Quant à la fréquentation des sacrements, les retards sont presque inconnus parmi eux. Ils tiennent à se confesser, et cela le plus longuement et le plus souvent possible : c'est ainsi que plusieurs veulent toujours se présenter deux fois avant de communier. Ceux qui n'ont pas encore fait leur première communion n'ont pas moins d'estime pour le sacrement de pénitence, et il n'est pas jusqu'aux bambins qui ne tiennent à se confesser.

Nos sauvages avaient une manière de faire leur confession qu'il est difficile de leur faire perdre. Par exemple, arrivés à l'endroit où est le prêtre, ils s'agenouillaient en face de lui à cinq ou six pieds de distance, et là ils lui racontaient naïvement leur histoire avec force gestes et éclats de voix...

Vous avez vu que presque tous sont admis à se confesser. Il n'en est pas ainsi de l'Eucharistie : au contraire, très peu chaque année sont admis à faire leur première communion. Aussi ceux qui ont enfin ce bonheur sont-ils déjà parvenus à un âge relativement avancé. Sur une vingtaine de *préparants* que j'ai fait communier dans l'espace de deux ans, les plus jeunes avaient au moins quinze ans, et quelques-uns dépassaient la soixantaine. Il ne peut en être autrement chez des gens qu'on ne voit qu'une couple de semaines chaque année, et dont l'esprit est si étranger à toute notion religieuse. En dépit de tout, je ne crois pas me tromper en affirmant que le nombre des communiants dépasse la centaine. Quant à la confirmation, je ne sache pas qu'un seul parmi eux ait reçu ce sacrement.

Sous le rapport de la mortalité, les sauvages de North

West River ne sont pas sans doute irréprochables. Cependant, on peut dire qu'ils se conduisent bien, les cas de polygamie et de concubinage sont rares. Ce qui détourne quelques-uns du droit chemin c'est le recours à la jonglerie et autres pratiques superstitieuses. Par exemple, ils se réuniront autour d'une petite tente solidement fixée en terre et le jongleur seul y entrera : au bout d'un certain temps, après maintes conjurations et simagrées faites par lui, ils s'imagineront voir la tente s'ébranler fortement d'elle-même, et une perdrix blanche aller se poser sur le sommet..... Ils emploieront encore plusieurs autres moyens mystérieux pour connaître d'avance le résultat de leur chasse d'hiver, etc., etc. Heureusement que les jongleurs de profession, tels qu'ils existent encore chez d'autres sauvages, ont presque entièrement disparu de North West River : au moins ils ne viennent pas troubler nos gens pendant la mission.

A North West River beaucoup d'entre les hommes savent lire et écrire en leur langue, mais peu de femmes savent le faire. Nous nous faisons toujours un devoir de leur faire des classes de lecture ; car, sachant lire, ils peuvent compléter par eux-mêmes leur instruction religieuse, en étudiant le catéchisme imprimé en montagnais, langue commune à tous. En général ils ont du goût pour ces classes, et ils y font des progrès rapides : ce qui est dû sans doute à la simplicité de leur alphabet et de leur orthographe, car ils n'ont qu'une quinzaine de lettres, et ils écrivent les mots d'après le son.

Outre ce que j'ai déjà dit, sous le rapport matériel la mission laisse beaucoup à désirer. Il n'y a en fait de maisons que la résidence et les magasins du commis de la compagnie. Les cent quatre-vingt-dix sauvages que j'y ai vus étaient casés dans huit ou neuf tentes d'une quinzaine de pieds de diamètre..... vous voyez s'ils ont l'esprit de famille..... Voilà pour leur logis. Quant au mien, je prenais mes repas chez le commis et mon sommeil dans une partie de la chapelle qu'on est convenu d'appeler sacristie. Je ne sais trop ce que les rubricistes en diraient : mais pour moi, étendu sur mes branches de sapin, à l'ombre du sanctuaire et sous le regard du Divin Maître, je *dogmais un somme* que j'eusse

bien voulu être celui du juste.....Comme vous le voyez, North West River est un village encore bien primitif. La raison de cela, ou au moins une d'entre elles, c'est le genre de vie que mènent ces sauvages, voyageant toujours, et ne passant à la mer que le temps absolument nécessaire pour faire la traite et prendre part à la mission.

Je vous ai dit en quelques mots, Monseigneur, tout ce que je connais par expérience et par renseignement sur North West River, ou Notre-Dame des Neiges. Notre deuxième mission est à Ungava, au fond de la baie qui porte ce nom, c'est-à-dire à neuf cents milles de la première.

Cette mission est dans un état tout autre que satisfaisant, et qui menace même de devenir pire : voici comment.

Jusqu'à ces dernières années le missionnaire s'y rendait presque tous les étés, au moyen du bateau à vapeur de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Mais il était loin de rencontrer même la moitié des sauvages de ce poste, dont le nombre s'élève à quatre cents. Et encore, si leurs progrès dans la religion eussent suppléé à leur petit nombre : mais qu'on juge si tel est le cas par ce qu'on m'a dit, à savoir que pas un seul d'entre eux n'a encore pu être admis au sacrement de l'Eucharistie. Depuis deux ans le missionnaire n'a pas pu visiter ce poste, le bateau de la Compagnie s'y rendant à une époque trop avancée pour lui permettre de rencontrer les sauvages. Tous les ans, paraît-il, il en sera ainsi de ce bateau, et il en sera probablement ainsi de cette mission, car il est bien difficile de trouver un autre moyen de s'y rendre. C'est bien regrettable. Car la dernière fois que le missionnaire y est allé, il a rencontré plusieurs polygames qui, à la vérité, lui ont promis de faire mieux mais dont on a aucune preuve de la sincérité. Et si on en croit le rapport du commis en charge de ce poste, certains sauvages auraient dit qu'ils étaient bien contents de ne plus voir la robe noire.....Après cela, jugez si l'avenir de notre mission d'Ungava se présente sous un aspect bien séduisant.

Quant aux Esquimaux, échelonnés sur tout le littoral de l'extrême Labrador, ils sont protestants ou infidèles. Quelques-uns ont été baptisés par un prêtre catholique ; mais l'erreur nous les a enlevés. Dans tous les cas, ils ont une

réputation peu enviable sous le rapport de la moralité ; et les métis-Esquimaux sont peut-être pires. Pour ne parler que de ceux de la Baie-des-Esquimaux, lorsqu'on entre dans certaines cabanes on aperçoit une bande d'enfants, puis une *troupe* de filles ou femmes, on ne sait trop.....tout ce qu'on sait c'est qu'il y a un homme à la tête de tout çaAussi se garde-t-on de leur demander à qui tel et tel enfant : ils paraîtraient embarrassés, ils rougiraient même s'ils en étaient capables.

Le fait de cette dépravation chez les Esquimaux n'est que la confirmation de ce que disent les vieux missionnaires : que les sauvages se gâtent plus ou moins suivant qu'ils ont plus ou moins de rapports avec les blancs. Or, pendant l'été la côte fourmille d'anglais, écossais, irlandais, voir même canadiens-français, qui vont faire la pêche à la morue. Le plus grand nombre de ces pêcheurs appartient à Terre-Neuve, et ceux-là s'en retournent dans le mois d'octobre. Quelques-uns cependant ont établi sur la côte leur demeure permanente, si on peut parler ainsi dans un pays où l'on change de gîte trois ou quatre fois par année. Sur tout le littoral, depuis le détroit de Belle-Isle jusqu'à Ungava, on aperçoit des postes de pêche ou de commerce des pelleteries ; on les trouve plus rapprochés à mesure qu'on monte vers le détroit ; beaucoup même ne sont qu'à cinq ou six milles de distance. Ces postes comprendront quelquefois trois ou quatre cents personnes, hommes et femmes, entassées dans de petites cabanes, dont beaucoup ne sont qu'amas de tourbe. Ces pauvres gens vivent ainsi, pendant une grande partie de l'année, éloignés de leurs foyers et de leur clocher. L'évêque de Havre-de-Grâce, de Terre-Neuve, envoie tous les ans, il est vrai, deux prêtres les visiter ; mais ils ne peuvent que passer rapidement dans chaque poste, s'ils veulent les voir tous. Ajoutez à cela les nombreuses occasions de péchés dues à cette continuelle promiscuité d'hommes et de femmes, ainsi qu'à ces associations étranges telles que l'*armée du salut* et autres, qui sont établies dans presque tous les postes. Enfin, si on songe à tous ces suppôts de l'erreur, ministres, frères moraves et autres, qui tiennent les Esquimaux de leur juridiction comme en esclavage, on comprendra faci-

lement quelles sortes de principes et d'exemples ils reçoivent des blancs.

De tout ce que je viens de dire, on voit : qu'il est bien difficile d'aller faire la mission d'Ungava ; que les sauvages de ce poste ont des dispositions douteuses ; que les Esquimaux sont loin de nous appartenir ; enfin que le tout se réduit à faire un voyage de trois à quatre mois et de cent cinquante à deux cents piastres et de mille et mille misères, pour aller voir environ deux cents sauvages. Voilà ce qui me faisait dire que l'avenir de nos missions de l'extrême Labrador est moins que rassurant. Mais à quoi bon poursuivre ainsi sur ce style élégiaque ? Ne devrais-je pas plutôt essayer de trouver un remède à cet état de choses ?

Eh bien, Monseigneur, si on se décide coûte que coûte à garder la mission d'Ungava, il n'y a guère d'autre ressource pour le missionnaire que de passer l'hiver là pour attendre l'arrivée des sauvages l'été suivant. Pendant tout ce temps le pauvre exilé aurait à peine un catholique avec lui, tandis qu'il serait entouré d'hérétiques et d'infidèles. Mais malgré tous les inconvénients qui pourraient résulter d'une pareille position, je suis prêt à la prendre si on juge qu'elle soit nécessaire.

En finissant, Monseigneur, je me recommande à vos bonnes prières. Je vous renouvelle mes souhaits d'une bonne et heureuse année, et vous prie de croire à l'expression de mes sentiments les plus respectueux.

Tout à vous in Xto et M. I.

GEO. LEMOINE, Ptre., O. M. I.

MISSIONS D'AFRIQUE.

PRÉFECTURE APOSTOLIQUE DU FLEUVE ORANGE.

Nous empruntons aux Annales de la Propagation de la Foi de Lyon, les détails qui suivent sur l'intéressante mission du Fleuve Orange.

Confiée successivement aux Pères des Missions Africaines de Lyon, à Mgr Léonard, évêque du Cap, cette préfecture apostolique est aujourd'hui donnée à la jeune Congrégation des Oblats de Saint-François de Sales de Troyes. Rien de plus intéressant que le long récit que nous publions. Le pays, ses habitants, les créations des missionnaires, les obstacles et les espérances, tout est traité de main de maître. Hélas ! comme partout la conclusion est la même : donnez-nous des ouvriers, multipliez vos aumônes, car la vigne est féconde et la moisson blanchit.

LETTRE DU R. P. SIMON,

Des Oblats de Saint-François de Sales,

PRÉFET APOSTOLIQUE DU FLEUVE ORANGE.

Le pays.

Les régions de l'Afrique australe que comprend la préfecture apostolique de l'Orange, confiée aux Pères de Saint-François de Sales, composent peut-être le pays le plus pauvre du monde. Des dunes de sable à perte de vue, de loin en loin quelques buissons rabougris et, dans le voisinage, des fontaines beaucoup trop clair-semées, quelques touffes d'herbes. Les pluies sont rares. L'année, quelquefois, s'écoule tout entière sans une goutte d'eau. Alors la désolation est complète.

Au contraire, que la pluie se mette à tomber, et le désert se métamorphose en un paradis enchanteur. Des fleurs aux couleurs les plus chatoyantes et les plus variées recouvrent aussitôt le sol d'un tapis magnifique et embaumé. Une végétation luxuriante apparaît de toutes parts. Mais les ardeurs

d'un soleil tropical ont bientôt tout desséché et le désert reprend sa désolante aridité.

On conçoit facilement que les villes du Namaqualand, malgré la place avantageuse qu'elles occupent sur la carte, ne sont en réalité que de misérables villages ou hameaux. Les habitations sont différentes, selon qu'elles appartiennent aux Hottentots ou aux Boërs. Les huttes des Hottentots sont tout simplement de maigres branches de buissons entassées les unes sur les autres. Les maisons des Boërs sont bâties en briques de sable séchées au soleil. Ces abris sont passables tant qu'il fait beau, mais que la pluie vienne par hasard à tomber d'une façon un peu persistante, bientôt les huttes sont transpercées, les maisons fondent au contact prolongé de l'eau ; le plancher, qui est de terre durcie, se détrempe et toute la demeure s'effondre bientôt en une masse informe et boueuse.

C'est l'accident qui est arrivé, à la Toussaint dernière, à une partie des maisons de Pella, notre principale résidence. La pluie était devenue si violente que tous les habitants du village, inondés dans leurs habitations et n'ayant plus où poser le pied, sont venus se réfugier dans la maison des missionnaires, un peu plus solide que les autres, mais où la pluie ne laissait pas de pénétrer quelque peu. On se figure le spectacle curieux d'un pareil pêle-mêle. Heureusement que cette situation critique ne se prolongea pas longtemps.

Les habitants.

Les habitants du Namaqualand sont Boërs, Hottentots ou Nègres Damaras.

Les Boërs forment une grande partie de nos paroissiens. Ils sont surtout éleveurs de troupeaux. Pendant la saison d'hiver, ils voyagent de place en place, cherchant de l'herbe à travers le désert. Ils reviennent auprès des fontaines, à Pella surtout, pendant la saison d'été. Pella est pourvue d'une eau assez abondante, et il y a toujours de l'herbe.

Les Boërs sont d'origine hollandaise. Ils ont émigré dans l'Afrique australe vers le commencement du siècle dernier. Beaucoup de Français qui avaient dû quitter leur patrie à la suite de la révocation de l'Édit de Nantes, sont venus

grossir leurs rangs. Aussi n'est-il pas rare de rencontrer parmi eux des noms français : Dutoit, Dupré, Corbeau..... Naturellement, les Boërs sont protestants.

Les Hottentots, les anciens possesseurs du sol, sont volontiers bergers. Les Nègres Damaras, venus du Nord, font tous les métiers possibles pour avoir de quoi boire et fumer : ils sont mineurs, manœuvres, mendiants... Nul peuple au monde n'est quémendeur comme l'indigène de l'Afrique australe.

—Un peu de café ! un peu de tabac ! ma tête est malade et mon estomac est faible..... Oh ! ne me refusez pas ce petit plaisir !

Telle est la ritournelle obligée de tout Hottentot ou de tout Damaras que l'on rencontre dans le désert.

Les Nègres vivent en général esclaves du plus honteux fétichisme. Quelques-uns sont protestants.

De l'autre côté de l'Orange, dans le Grand-Namaqualand, à côté des tribus libres des Hottentots, vivent les Buschmans, race honnie des Anglais et des Boërs, et condamnée à disparaître. Aux yeux des Blancs, Nègres et Buschmans n'ont point d'âme. On supporte les Hottentots et les Damaras parce qu'ils sont utiles comme bêtes de somme ou mineurs. Quant aux Buschmans qui n'ont d'autre industrie que la chasse et le vol, et qui trouvent volontiers le vol plus profitable que la chasse, ils sont mis au ban de la civilisation : on leur court sus : il n'y a pour eux ni merci ni quartier.

La population du Petit et du Grand-Namaqualand est d'environ 25,000 âmes ; nous avons sur ce chiffre à peu près 400 catholiques.

Le Petit-Namaqualand, situé sur la rive gauche de l'Orange, appartient à l'Angleterre, et fait partie de la colonie du Cap. Le Grand-Namaqualand, qui est placé sur la rive droite, est soumis à divers chefs hottentots.

Les commencements de la mission.

C'est en 1882 que cette mission fut confiée aux Oblats de Saint-François de Sales, par Monseigneur Léonard, évêque du Cap, avec l'assentiment de la Propagande. Nous succé-

donc aux Pères des Missions Africaines de Lyon qui, pendant plusieurs années, ont fécondé ce sol aride.

Les protestants avaient les premiers frayé la route. Ce sont eux qui ont bâti la petite église de Pella et la maison que nous habitons actuellement ; mais, découragés par la pauvreté excessive du pays et épouvantés surtout par une incursion des Buschmans, qui mirent tout à feu et à sang, ils abandonnèrent bientôt la place aux missionnaires catholiques.

Je pris possession de Pella, centre de notre mission, au mois d'août 1882. Les débuts furent extrêmement pénibles. De dévoués collaborateurs m'arrivèrent bientôt. Les Oblats de Saint-François de Sales vinrent, l'année suivante, prendre part à nos labeurs et à nos sacrifices. La mission se développa. Deux fondations nouvelles étendirent successivement notre champ d'action : Springbock qui date de 1885, et Calvinia créée en 1887.

En l'année 1885, la mission fut distraite du diocèse du Cap et érigée en Préfecture apostolique sous le titre de *Préfecture apostolique du fleuve Orange*. En 1888, un décret du Saint-Siège adjoignait à la préfecture, limitée d'abord au Petit-Namaqualand, tout le Grand-Namaqualand, qui s'étend de la rive droite du fleuve Orange jusqu'au tropique du Capricorne, entre l'Océan Atlantique et le grand désert de Kalahari.

Le personnel de la mission se compose actuellement de cinq Pères, de trois Frères et de dix religieuses, dont trois sont des jeunes filles de Pella, d'origine Boër.

Pella et son école.

Le point central de la mission et ma résidence ordinaire est Pella, village perdu dans les sables, à quelques kilomètres de l'Orange, au pied de montagnes assez élevées, mais complètement dénudées. La population de Pella est nomade ; elle est de plusieurs centaines d'âmes dans la belle saison ; en hiver, le village est presque abandonné. Nous avons à Pella une école mixte de quarante à cinquante élèves aux beaux jours. Nous y avons aussi deux orphelins : c'est, hélas ! tout ce que nos ressources nous permettent de garder.

Nous avons quatorze autres enfants internes qui paient, ou sont censés payer une modique pension, le plus souvent en nature.

Le village de Pella est tout entier catholique, au grand désespoir des protestants et des francs-maçons, qui ne cessent de nous injurier et de nous dénoncer à tous les journaux de la colonie, comme abrutissant les Hottentots et les nègres !

Un ministre fourvoyé.

Un ministre protestant s'aventura un jour à Pella, il y a deux ans. Il lui restait alors dans le village deux ouailles, deux Boërs demeurés fidèles à la secte. Le Monsieur en habit noir avait précisément, et bien à son insu, choisi le jour où Johanna Hayes, l'une des jeunes Sœurs indigènes, était admise à la vêtue, et où ses deux compagnes, sœur Sarah et sœur Minah, revêtaient l'habit noir de postulantes. Il arrive pendant la cérémonie. Les maisons de ses fidèles sont vides ; le village entier est vide : tout le monde est à l'église ; tout le monde est allé admirer sœur Rachel de Sales dans la belle robe blanche d'épousée qu'elle avait revêtue au début de la cérémonie, avant de recevoir le saint habit. Quelle robe ! Le foule s'extasiait : de l'aveu unanime, jamais on n'avait vu, de mémoire d'homme, et même depuis la création du monde, une robe si belle à Pella.

Après avoir erré longtemps comme une âme en peine, le pauvre homme vint enfin se placer bravement à la porte de l'église pour surveiller la sortie et surprendre les délinquants en flagrant délit.

On le reconnaît bientôt, on l'entoure, on l'examine de la tête aux pieds, on laisse échapper plusieurs commentaires peu flatteurs ; ses deux coreligionnaires, assez honteux de le voir se réclamer d'eux, lui font un froid accueil. Bref, il reprit à la hâte et de fort mauvaise grâce, le chemin de Springbock, et nous ne l'avons plus revu.

Inutile d'ajouter que les deux dissidents, pour lui ôter tout motif de retour, ne tardèrent pas à se convertir.

Le catéchisme sous la hutte.

Nos paroissiens nous édifient par leur foi et leur piété. A

chaque grande fête, il y a cinquante à cent communions, et les dimanches il y en a bien une vingtaine dans la belle saison. Les Noirs, surtout, gardent l'habitude qu'on leur a fait prendre au catéchisme, d'offrir à Dieu chacune de leurs actions, et d'élever souvent leur pensée vers Lui pendant le travail. Ils aiment à s'entretenir entre eux du ciel, des saints, de tout ce qu'ils connaissent de la Religion. De temps en temps nous arrive quelque Hottentot de passage qui nous demande de l'instruire. Les vieillards et les infirmes viennent aussi volontiers solliciter asile et instruction.

Nos Sœurs vont chaque soir auprès d'un pauvre malade attaqué du chancre qui l'achemine tout doucement vers la tombe, et que nous préparons au baptême. Elles trouvent toujours la hutte remplie de voisins et de voisines qui viennent prendre part au catéchisme, réciter la prière avec le malade, et chanter quelques couplets de cantique.

Il y a quelque temps, les Sœurs y rencontrèrent deux Hottentots venus de l'autre côté de l'Orange. Ils écoutaient avidement ce que les religieuses disaient du bon Dieu, de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ils avaient hâte, disaient-ils, de comprendre et d'apprendre, afin de pouvoir aimer un peu Celui qui les a tant aimés.

Ils promirent de revenir chaque soir afin de se préparer au baptême ; mais deux jours après, ils recevaient un exprès envoyé par le chef de leur tribu, William Christian, capitaine général des Hottentots de Bath, avec l'ordre de se rendre au plus vite dans leur pays où la guerre venait d'éclater.

Nos deux catéchumènes se sont hâtés de courir où le devoir les appelait. Ils savent faire le signe de la croix : à cela se borne leur science religieuse. Ils nous ont promis de le faire pieusement jusqu'au jour où ils pourront compléter leur instruction.

Les œuvres de jeunesse Hottentotes.

Le dimanche, nous réunissons tout notre peuple en dehors des offices. Les Sœurs avaient commencé, dès les premiers temps, par attirer les jeunes filles pour les faire chanter, pour leur apprendre à jouer, car c'était chose inconnue au Namaqualand. Ces réunions ont réussi. On joue, on chante, on

prie, on écoute quelques bons petits conseils pratiques, et on s'en retourne le cœur content et encouragé pour toute la semaine. Les garçons ont leur réunion à part et y sont très fidèles.

Mais bientôt les femmes s'ennuyèrent de rester seules au logis. Et, la curiosité aidant, elles vinrent se mêler aux rondes et aux jeux des jeunes filles. Rien n'est curieux comme de les voir courir et sauter à qui mieux mieux, sans abandonner pour cela leurs bébés qu'elles portent attachés sur le dos à la mode du pays.

Springbock et Matyes-Kloof.—Écoles blanche et noire.

La fondation de la résidence de Springbock date de 1885. Nous avons eu à endurer là toutes les persécutions de l'enfer déchaîné. Tracasseries, dénonciations, calomnies, menaces, coups même, rien n'a été épargné pour nous décourager et nous enlever nos néophytes et nos élèves. Un terrible incendie vint se surajouter à ces épreuves et ruina à moitié notre école de Springbock. Comment avons-nous pu y résister ? C'est vraiment le secret de Dieu. L'œuvre est plus prospère que jamais.

Nos missionnaires habitent une petite propriété située à trois quarts d'heure de la ville, qui a nom Matyes-Kloof. C'est une ancienne résidence de ministre protestant. Il y a là, maison d'habitation, petite église, jardin et même plantations d'arbres, chose assez rare dans le pays.

Springbock est la capitale de la province. Il y a peu de Boërs. La population se compose de quelques Anglais et de beaucoup de Hottentots et de nègres.

La première œuvre entreprise fut celle des écoles. Sœur Marie-Emmanuel ouvrit une petite école de Blancs ; une autre religieuse commença une école pour les enfants noirs. On acheta pour cela une petite maison à Springbock même. Toutes deux devinrent rapidement florissantes. Avec les enfants noirs, on peut arriver assez facilement à des conversions. Il y a moins à espérer du côté des enfants de race blanche qui appartiennent tous à des familles d'Anglais protestants. Après plusieurs tentatives infructueuses, protestants et francs-maçons se liguèrent et parvinrent à avoir un

maître d'école. Notre petite classe de Blancs tomba presque du coup. Elle commence néanmoins à se relever, et Sœur Marie-Emmanuel a actuellement seize élèves. Les petits noirs sont de trente à quarante et sont toujours restés fidèles à leur école.

École pittoresque.

Bientôt, pour atteindre les pauvres Nègres qui croupissent dans l'abandon le plus complet, on ouvrit une école du soir pour les adultes.

Rien de plus original et de plus étrange que cette classe. Les hommes viennent avec des chemises qui furent blanches, couvertes de rubans bleus, verts, et de grandes plumes à leurs chapeaux. Les femmes ont leurs petits enfants attachés derrière le dos dans un grand châle de couleur. Elles ne sont pas moins coquettes que leurs maris, avec leurs bracelets, leurs colliers et d'immenses pendants d'oreilles. Il faut voir comme tout cela brille, et quel effet cela produit avec les mouchoirs de couleur voyante qu'elles portent sur la tête. Les négresses ont grand soin de leur teint. L'été, pour que le soleil ne leur hâle pas la peau, elles se teignent les joues et le menton avec une espèce d'ocre brun en pâte, qui donne à leur figure l'aspect d'un masque. Jusqu'où la vanité va-t-elle se nicher.

On chanta d'abord, car les Noirs aiment passionnément la musique; puis on distribua des ardoises et on fit épeler et écrire les lettres de l'alphabet. Le nombre des hommes et des femmes alla toujours en augmentant, jusqu'à cinquante ou soixante. Nos écoliers sont pleins de bonne volonté, mais leurs manières son parfois un peu étranges.

Le tabac et la bible.

Les premiers jours, hommes et femmes fumaient et mâchaient du tabac avec fureur. Le Père Bécoulet, qui présidait la classe, essaya de leur faire entendre qu'ils pouvaient bien s'abstenir de ce plaisir suprême pendant une heure ou deux. On ne voulait pas le comprendre. Il prit alors un moyen radical.

— Quand on voudra fumer, déclara-t-il solennellement et

sans appel, on sortira, et on ne rentrera dans la classe que quand l'opération sera terminée.

On se soumit à la sentence sans trop murmurer. Le Père s'avisait bientôt d'un expédient pour mettre fin aux allées et venues. Quand un d'eux commençait à se diriger vers la porte, le Père Bécoulet prenait aussitôt les images d'histoire sainte, et se mettait à les expliquer. L'effet de la recette fut tout puissant. Les Noirs mirent bientôt de côté leurs pipes pour ne rien perdre des belles histoires de la Bible.

Le magistrat de Springbock, effrayé de l'affluence, poussa le zèle jusqu'à envoyer dans les premiers temps son agent de police surveiller nos classes et nos exercices à la chapelle.

—Le commissaire qui vient en classe!... s'écrièrent quelques Noirs.

Et malicieusement, ils lui présentèrent une ardoise qu'il n'osa refuser et on le traita comme les autres écoliers.

Il faisait assez triste mine et finit par se décharger de sa corvée.

L'œuvre du dimanche à Matyes-Kloof.

Nous profitâmes des bonnes dispositions de nos écoliers, pour commencer notre quatrième œuvre, celle que nous avions le plus à cœur, parce qu'elle nous mettait plus particulièrement en contact avec les âmes de nos Noirs, l'œuvre du Dimanche.

—Venez le dimanche à Matyes-Kloof, leur disions-nous, faites en sorte d'assister à la Messe le matin. Si vous ne pouvez arriver le matin, venez au moins l'après-midi. Vous vous reposerez sous nos grands arbres, vous jouerez, vous chanterez et vous prierez avec nous.

Deux ou trois se hasardèrent à venir, d'abord avec une mine un peu effarouchée, puis le nombre augmenta : bientôt, notre petite chapelle fut trop étroite. On récite le chapelet, on chante des cantiques, un Père fait le catéchisme. Puis on finit par quelques distributions d'images ou de médailles, quelquefois même par une tasse de thé ou de café.

La guerre.

Nos adversaires remuèrent ciel et terre pour faire fermer notre école d'adultes. On menaça de fortes amendes et de refus de travail les Noirs qui la fréquentaient. Jusqu'alors les Blancs avaient affecté le plus profond mépris pour les Nègres. On parut changer d'idée. On se cotisa et le *Bishop*, l'évêque protestant de la région, fournit, dit-on, mille livres sterling. Le ministre arriva, mais il pérorait en anglais ; les Nègres qui sont curieux, vinrent voir et se gardèrent bien d'y retourner. On trouva un ministre *deustch*, mais il habitait fort loin et n'apportait pas grand zèle à ses fonctions. Ses classes, très irrégulièrement faites, ne provoquèrent nul enthousiasme, et le temple qui servait de local resta vide.

Pendant ce temps, on épiait ceux qui venaient chez nous. Maintes fois il arrivait à nos Pères, quand ils sortaient de Matyes-Kloof, de voir quelque espion disparaître derrière les buissons. De mauvais sujets allèrent plus loin : avaient-ils le mot d'ordre du Comité?... J'hésite à le croire... Ils passèrent des menaces aux voies de fait. Plusieurs de nos fidèles furent maltraités ; notre *boy* (domestique) fut un soir à moitié assommé à coups d'énormes cailloux sans qu'il pût reconnaître les auteurs de cette agression. Les vitres de nos fenêtres furent brisées : on alla même une nuit jusqu'à dévaliser notre cuisine.

Nous avons tenu bon. Il n'y avait dans ce moment que deux élèves. Tous les soirs néanmoins, à l'heure habituelle, la cloche sonnait, une vieille cloche au son perçant et qui retentissait au loin, que le Père Bécoulet avait achetée à un Hottentot dans une de ses excursions. Que de fois le son de cette cloche qu'on entend par tout Springbock, a dû irriter nos ennemis ! Assurément, ils ont admiré notre persévérance !

Fanfare harmonieuse.

C'est contre l'œuvre du Dimanche surtout que se déploya le zèle de nos ennemis.

— Qu'est-ce que vous leur avez donc fait ? nous disait un jour quelqu'un qui avait assisté à l'une des séances du comité ; ils sont enragés !

Ils organisèrent avec la belle saison, des jeux, agrémentés de musique et arrosés d'abondantes libations de vin et d'eau-de-vie. Tous les Noirs pouvaient y prendre part librement, excepté ceux qui étaient soupçonnés d'avoir quelque relation avec nous, et qu'on repoussait brutalement, jusqu'à ce qu'ils eussent fait la promesse de ne plus retomber dans leur péché. A l'heure où nous avons l'habitude de réunir les Noirs, le dimanche, une fanfare harmonieuse, composée d'un violon et d'une espèce d'accordéon qu'on appelle ici *concertina*, parcourait les rues de Springbock, allant chercher les Noirs à domicile. Puis on les faisait danser au son du piano qui mariait ses accords à la susdite fanfare.

Cela dura... le temps de la belle saison ; cela fondit avec la pluie et les Noirs se hâtèrent de revenir à Matyes-Kloof.

Au milieu de tous ces débats, ces Messieurs de Springbock et d'O'okiep, si acharnés contre nous, sont d'une politesse exquise quand ils nous rencontrent. Nous serions les meilleurs amis du monde, si nous voulions croire, comme eux, que les Noirs n'ont pas d'âme !

L'orphélinat.

Mais ces alternatives de ferveur et de dissipation de la part de nos noirs néophytes nous ont fait réfléchir. Plus nous avançons et mieux nous voyons qu'un orphelinat seul peut être la base durable de nos œuvres de Springbock. Elever les enfants noirs et blancs que nous recueillerons et qu'on nous abandonnera facilement ; en faire des chrétiens solides, voilà l'avenir de la mission de Springbock. Tous sans doute ne persévéreront pas dans le bon chemin où nous les aurons mis ; mais, avec la grâce de Dieu, il en restera bien quelques-uns et ceux-là seront le noyau sérieux de notre chrétienté, qui autrement, avec le caractère volage des Noirs, courra risque de subir des fluctuations désespérantes.

L'orphelinat existe depuis un an et demi. Nous avons sept petits Noirs. Nous ne pouvons pas en recevoir davantage faute de place. Et nos deux Pères de Matyes-Kloof, le Père Fromentin et le Père Devaud, se sont mis à construire de toutes pièces un orphelinat.

Ils sont allés extraire eux-mêmes les pierres de la mon-

tagne : ils les ont transportées à Matyes-Kloof avec le wagon et les bœufs que je leur avais envoyés de Pella, il les ont taillées le mieux possible. Actuellement, les fondations sont à peu près terminées. Sur cette base solide, ils vont placer des briques qu'ils feront et cuiront eux-mêmes ; mais le bois pour la charpente et les portes et fenêtres est la grosse affaire, car le bois coûte excessivement cher dans le Namaqualand qui en est dépourvu, et nos ressources sont très restreintes.

Un hôpital primitif.

Une autre œuvre qui nous enlève le peu d'espace que nous pourrions consacrer aux enfants, c'est l'œuvre des vieillards. A côté de l'orphelinat, nous avons trois bons vieux Hottentots, impotents, qui vivaient chez eux dans la misère la plus sordide. Cette misère nous a touchés et nous les avons pris à Matyes-Kloof.

Puis d'autres nous ont suppliés de ne pas les abandonner : un bon vieux paralytique qui a fait l'année dernière sa première communion dans les sentiments les plus admirables : une pauvre vieille hottentote, aux trois quarts brûlée par suite d'accident, et que le Père Fromentin a baptisée à l'article de la mort ; elle a survécu par miracle à ses affreuses brûlures. D'autres encore sont venus successivement nous demander le pain du corps et de l'âme.

Comme la maison est beaucoup trop petite pour les abriter tous, on a transporté leurs huttes dans notre voisinage, et cela fait maintenant comme un petit village. C'est un hôpital d'aspect assez pittoresque.

Tous les soirs, le Père Fromentin fait le catéchisme à la chapelle et tous ceux qui peuvent s'y traîner, ne manquent pas d'y assister.

Demi-douzaine de prédicateurs et de sermons.

Voilà nos Œuvres à Springbock. On s'en inquiète de plus en plus.

—Que bâtissez-vous donc toujours ? nous demandent en souriant nos bons amis, les protestants et les francs-maçons.

—N'ayez pas peur, leur répondons-nous avec le même vi-

sage souriant, et ne vous effrayez pas pour si peu : ce ne sont que quelques pierres les unes sur les autres !

On s'effraie néanmoins, paraît-il. Il y a quelque mois, six ministres sont arrivés de Cape-Town pour se partager le Namaqualand.

On a fait un grand *meeting* de tous les habitants de la ville et de tous les fermiers des environs. On a prêché six sermons dans la même journée, deux le matin, deux l'après-midi et deux le soir : chaque ministre a débité le sien.

On a usé et abusé de toute espèce de moyens dans les visites à domicile qui ont préparé la grande manifestation apostolique.

Le soir même, les Sœurs se promenaient dans le jardin de Matyes-Kloof. Elles entendent tout à coup les exclamations et les cris d'un brave homme qui, se croyant seul, se parlait à lui-même dans une intimité un peu bruyante.

—Qu'ils me laissent donc tranquille ! cria-t-il de toutes ses forces. Qu'ils me laissent donc croire ce que je veux ! Je n'ai pas besoin de tant de sermons que cela pour savoir ce que j'ai à faire ! Ils veulent m'attirer et me mener par le bout du nez avec leurs bons procédés.

Le pauvre homme était très animé. Evidemment, il n'avait pas été insensible aux bons procédés ; mais les libations un peu trop fortes lui avaient délié la langue sans entraîner suffisamment les convictions.

L'avalanche des ministres est passée, et il n'en est résulté rien de bien grave, si ce n'est l'établissement d'un ministre et de son vicaire à O'okiep.

Calvinia et son école.

Nous avons fondé, il y a un an et demi, une troisième résidence à Calvinia, capitale de la province de ce nom.

Calvinia a quinze cents habitants. Le Père Ceyte s'y est installé avec un Frère. Il n'y avait alors qu'un ministre protestant. L'enfance et la jeunesse étaient complètement délaissées.

La population catholique de Calvinia se composait d'un Français de quatre-vingt-cinq ans, aveugle et pauvre comme Job et, qui plus est, franc-maçon. Il y a quelques catholi-

ques épars çà et là dans la province, mais habitant à des distances considérables les uns des autres.

Le Père Ceyte est arrivé à Calvinia au mois de septembre 1888. Il a ouvert une petite école et a eu tout de suite une douzaine d'enfants qui lui sont restés fidèles jusqu'à aujourd'hui, malgré toutes les menées de nos ennemis, car l'orage a été non moins violent à Calvinia qu'à Springbock.

—Le diable est venu s'établir parmi nous, s'écria le ministre du haut de sa chaire. Il faut le chasser !

On fit aussi un *meeting* ; cinq ministres présidaient, plus de deux mille fermiers s'y rendirent. On installa à demeure deux ministres et deux instituteurs, on employa discrètement les menaces : la maladie se mit de la partie ; le Frère, qui est un indigène converti, intelligent et fort dévoué, tomba malade, et pendant plus d'un mois le Père dut s'abstenir de dire la sainte Messe la semaine, faute d'assistants.

* * *

Il y avait un an que le Père Ceyte n'avait vu de confrères. Au mois de septembre dernier, le Père Bécoulet partit pour lui rendre visite. La veille de son départ, il s'était fait une piqûre au doigt du milieu de la main gauche, il n'y avait pas pris garde. L'inflammation et un commencement de gangrène se mirent dans la plaie. Il ne put continuer sa route, et fut obligé de s'arrêter dans une ferme de Boërs située à plus de quatre-vingt kilomètres de Calvinia. Aussitôt que le Père Ceyte apprit l'accident, il se hâta d'accourir et trouva le malade dans un pitoyable état. On crut un instant que la main tout entière était compromise. Grâce aux bons soins d'une femme assez experte en médecine, on put soulager un peu la douleur, et on finit par découvrir un docteur hottentot, qui fit sans autre accident l'amputation du doigt malade. Le Père Bécoulet est guéri et rentré à Pella.

Malgré toutes les épreuves, le Père Ceyte ne se décourage point : il a instruit et baptisé quelques adultes. Le vieux Français est mort il y a quelques semaines après avoir abjuré ses erreurs dans des sentiments très chrétiens. La cérémonie des funérailles catholiques, toute nouvelle à Calvi-

nia, fut quelque peu troublée par l'hostilité des plus fanatiques de nos ennemis. Heureusement que la police consentit à intervenir et à remettre tout en ordre.

Si nous voulons nous maintenir à Calvinia et y faire quelque bien durable, nous n'avons qu'une voie à suivre, établir là, comme à Springbock, orphelinat et hôpital.

Première expédition chez les Hottentots.

En 1888, la Propagande avait adjoint à notre Préfecture tout le Grand-Namaqualand, situé, comme je l'ai dit, sur la rive droite de l'Orange, dans les régions immenses placées entre l'Océan, le grand désert du Kalahari et le Tropique du Capricorne, et qui à lui seul comprend environ 30,000 kilomètres carrés.

Nous n'avons encore pu, malgré notre désir, fonder d'établissements au milieu des tribus de Hottentots et de Buschmans qui les habitent.

Deux fois nous sommes allés en personne jusqu'à Bath, capitale de Bundelzwarth, pour nous aboucher avec William Christian, souverain de cette région.

La première fois, William Christian était absent pour assez longtemps ; son sous-capitaine, Tima, écouta avec bienveillance nos propositions et nous fit espérer d'heureuses conclusions.

—Ecrivez quelques lignes au Chef, nous dit-il ; et quand il sera revenu, je lui lirai votre lettre et parlerai en votre faveur.

J'écrivis en anglais une lettre où je demandais au Chef une place dans un village quelconque et sa protection pour élever les enfants. Je lui expliquai bien que je ne sollicitais pas autre chose.

Les Hottentots nous avaient fait la réception la plus affectueuse, toute la tribu était venue nous serrer les mains. Au départ, le bon Tima nous les pressait encore tout ému, et ne sachant quel nom nous donner, il nous appelait ses *priests*, ses prêtres.

Aucune réponse officielle ne nous arriva ; mais nous apprîmes, par différentes voies indirectes, qu'un ministre protestant établi à Bath, s'était efforcé d'effrayer de toutes

manières l'esprit du Capitaine-Général William Christian, et de lui faire redouter comme un mal public, gros de funestes conséquences, nos projets d'établissements dans le pays. Cela devait amener inévitablement, paraît-il, une guerre avec l'Allemagne et l'Angleterre.

**Seconde expédition chez les Hottentots.—
Un chef embarrassé.**

Devant le silence obstiné de William Christian, je voulais, avant de chercher ailleurs, tenter un nouvel et définitif effort. Le 9 novembre 1888, je partis pour Bath accompagné d'un frère et d'un *boy*. Notre voyage a duré quinze jours. Nous étions dans un wagon traîné par six bœufs, c'est la manière ordinaire de voyager ici.

A notre arrivée, William Christian vint au-devant de nous, et nous nous entreînmes par truchement.

Après les civilités d'usage :

—Capitaine, lui dis-je, voilà deux ans que j'attends votre réponse.

—L'embarras dans lequel j'ai été mis à la suite de votre lettre m'a fermé la bouche, me fit-il dire. Si je n'ai pas répondu, c'est que je ne savais pas ce qu'il fallait répondre. Je cherchai à bien préciser la raison de l'opposition que je rencontrais.

—Notre religion est la bonne religion, lui dis-je ; pourquoi la refusez-vous ?

—En fait de religion, me répondit-il, je ne suis qu'un Hottentot ignorant : je ne puis par conséquent rien décider de moi-même. Je m'en remets entièrement au jugement de mon ministre, et mon ministre m'a défendu de vous écouter.

Notre homme excipait de son ignorance : je lui offris le moyen de s'instruire, un moyen simple et facile.

—Vous avez deux Eglises sous les yeux, lui dis-je. Une seule évidemment est bonne, l'autre est fausse. Laissez-nous venir ici, vous nous verrez à l'œuvre. Le bon arbre seul porte de bons fruits. Voyez par vous-même, comparez et jugez. Vous garderez ce qui est bon, et vous vous débarrasserez de ce qui ne vaut rien.

Il m'écoutait avec attention. Je voyais dans ses yeux que

mes paroles lui semblaient justes... Mais que dirait à son retour le terrible ministre qui, pour le moment, était allé en pays civilisé ?

Il se rejeta sur une considération d'un autre ordre.

— Si je vous laisse venir ici, je vais créer deux partis dans mon Etat. Je n'aurai plus dans mes sujets l'union qui est nécessaire pour maintenir la paix et résister aux ennemis qui m'entourent. Père, ajoutait-il, ne prenez pas ma réponse en mal, je vous en prie; je ne vous suis pas hostile : je ne dis pas que Eglise soit fausse, moi pauvre Hottentot, je n'y connais rien; mais j'ai peur d'occasionner des troubles dans mon Etat.

Nous ne pûmes rien obtenir, même en offrant d'acheter ou de louer quelque place à prix d'argent.

Parlement orageux.

La nouvelle du refus que faisait le Capitaine Général de nous recevoir se répandit aussitôt dans tout le village. On entourra William Christian, on l'entraîna à la salle du conseil et là commença une interminable série de discussions sur le sujet en question.

Conrad notre boy suivit le Capitaine et entra avec lui à la salle du conseil. C'est par lui que nous avons su les détails de cette longue et orageuse séance.

Ce fut un concert unanime de reproches contre la faiblesse du capitaine et la docilité servile qu'il témoignait à son ministre.

— Qu'est-ce que c'est que ton ministre ? disait l'un : ce n'est pas le ministre de Dieu, c'est bien plutôt le ministre des bœufs et des moutons.

— Oui, ajoutait un autre, il nous a tous ruinés : il a plus de trois cents bœufs et de douze cents moutons.

— Qu'est-ce qu'il fait ici ? reprenait un troisième ; que sa vent nos enfants et que leur a-t-il appris ? Rien.

— Et toi-même, que sais-tu ? qu'est-ce qu'il t'a appris ! Qu'est-ce que nous savons tous ? Rien ! rien !

Et les apostrophes les plus vives s'entrecroisaient.

William ne disait pas grand chose. Il sentait la vérité de tout ce qu'on lui reprochait.

Conrad notre boy était de son côté l'objet d'un sérieux examen. On lui posait toute espèce de questions originales. Il fallut qu'il montrât sa croix, son scapulaire, son chapelet; qu'il expliquât l'usage de tous ces objets de piété. On l'écou-
tait avec attention.

—A la bonne heure, s'écria-t-on, quand il eut donné toutes les explications qu'on réclamait de lui. Voilà des hommes de Dieu. Ils portent sa croix ! Ils le servent comme il a commandé de le faire.

—N'as-tu pas honte, disaient les plus ardens, prenant toujours à partie leur pauvre chef, n'as-tu pas honte de te voir si peu avancé encore, toi et tout ton peuple, dans le service du Seigneur ? Tu ne veux point de ces nouveaux prédicants qui nous enseigneraient de si belles choses. Tu préfères garder ce ministre qui ne songe qu'à ses bœufs et à ses moutons. Il est allé se marier. Que ton ministre nous montre dans l'Évangile si Notre-Seigneur a jamais eu une femme !...

L'argument était sans réplique : mais le pauvre chef n'osait se laisser convaincre. Et nous dûmes quitter Bath sans espérance pour le présent.

Nous avons voulu nous aboucher alors avec le Chef des Wedschœndragers, et nous avons fini par convenir du lieu et à peu près du jour d'une entrevue chez un fermier de la rive droite de l'Orange où le chef se rend quelquefois. Mais je vous ai dit plus haut que la guerre vient d'éclater ; il faut laisser passer l'orage.

Nous sommes donc là en expectative sur le bord de l'Orange, épiant le moment où nous pourrons le franchir et voler à la conquête de tant d'âmes simples et remplies de bonne volonté.

Ce n'est pas l'ouvrage, ce ne sont pas les épreuves qui manquent, mais les ressources. J'ajouterai aussi, et les ouvriers. Quel espace immense s'offre à notre zèle !

MISSIONS D'AMÉRIQUE.

(*Annales de la Prop. de la Foi de Lyon.*)

PRÉFECTURE APOSTOLIQUE DE LA PATAGONIE MÉRIDIONALE.

La lettre suivante nous transporte aux extrémités du monde habité, dans ces régions de l'hémisphère austral où le zèle des fils de dom Bosco réalise, on peut le dire, des merveilles.

Lettre de dom Fagnano, de la congrégation Salésienne de Turin, préfet apostolique de la Patagonie Méridionale.

Je me souviens d'avoir lu dans une relation des voyages du commandant Marceau sur *l'Arche-d'Alliance*, qu'en abordant à la Terre-de-Feu, ce brave marin avait planté une croix dans l'île de Port-Gallant. Devenu préfet apostolique de ces contrées lointaines, je brûlai du désir de retrouver ce pieux monument, et, au mois de février dernier, l'occasion se présentant de mettre à exécution mon projet, je fis voile avec empressement vers cette terre-déshéritée.

Vous savez que nous avons fondé dans l'île de Dawson, l'une des plus grandes de l'Archipel connu sous le nom de Terre-de-Feu, la mission de Saint-Raphaël, et tous nos efforts tendent maintenant à décider les pauvres sauvages à se rendre dans ce poste central. Nous avons fait plusieurs excursions de différents côtés pour entrer en relations avec les indigènes de ces tristes contrées. Le récit de notre voyage à Port-Gallant vous donnera une idée de ces expéditions apostoliques.

Le voyage.—Pauvres Insulaires !—Curieuse et touchante entrevue.

Partis de Punta-Arenas, le matin du 3 février, le Fr. Bergèse et moi, nous arrivâmes le soir à Port-Famine, et nous y

jetâmes l'ancre parce qu'il n'est pas prudent de voyager la nuit dans ces parages tout hérissés d'écueils. Le lendemain matin, nous nous remîmes en route et, à quatre heures du soir, nous abordions au cap Froward, le point le plus méridional du détroit de Magellan. Là nous attendait une affreuse tourmente qui nous força à revenir à notre point de départ.

Ce fut seulement le 8 février que notre grand voilier arriva en vue de Port-Gallant. Nous fîmes en chaloupe tout le tour de l'ilot sans découvrir la croix plantée par le commandant Marceau. A quelque distance, plusieurs sauvages tiraient de la mer deux pirogues, mais ils s'enfuirent à notre approche. Seuls quelques chiens et un Indien accroupi près d'un feu de branches sèches ne parurent pas trop effrayés de notre apparition. J'appelai ce dernier en agitant mon mouchoir et en criant : *Amigo ! amigo !* Sans quitter sa place, le brave Fuégien me fit de la main signe d'avancer.

Je sautai aussitôt à terre et je recommandai aux quatre hommes qui conduisaient ma barque de n'en sortir que si je les appellais. Je me dirigeai vivement vers l'Indien, qui m'attendait, toujours prudemment en garde derrière son poste d'observation. Je lui serrai cordialement la main, lui frappai sur l'épaule et lui offris de la galette. Rassuré par ces procédés aimables, il me dit, *Tabaco, pantalone, frio, mucho frio* (tabac, pantalon, froid, bien froid). Je lui réponds que, sur le bateau, il y avait du tabac, des vêtements, des vivres, non seulement pour lui, mais pour tous ses compatriotes. Je lui parlai de sa famille ; je lui dis que j'étais missionnaire et que je voulais faire du bien à lui et aux siens. Sans rien répondre, le pauvre insulaire ne cessait de fixer sur moi un regard inquiet et scrutateur.

* * *

Pendant que je lui parlais, une tête nouvelle se montra à une trentaine de mètres derrière un buisson. Mon interlocuteur, enfin convaincu de la droiture de mes intentions, invita par gestes mes marins à me rejoindre et poussa une exclamation pour avertir les Indiens que nous étions des amis et qu'ils pouvaient sans danger venir fraterniser avec nous.

Comment vous dépeindre notre tristesse en voyant par un froid intense ces pauvres gens dans un état complet de nudité ? Ils s'approchèrent du feu avec empressement, car ils étaient tout transis et leurs dents claquaient. Les malheureux me tendirent la main et je leur distribuai ce que j'avais dans mes poches en tâchant de leur faire comprendre que sur le bateau il y en avait pour tous. En même temps le catéchiste Bergèse et les hommes de l'équipage arrivaient et tournaient autour des misérables huttes pour en voir le contenu : une hachette, quatre ou cinq peaux de bêtes et quelques nattes de joncs. C'étaient toutes les richesses de ces Indiens. Les plus fortunés étaient affublés de haillons dont leur avaient fait présent les marins des rares bâtiments qui relâchent à Port-Gallant. Aussi ma soutane, fermée par de nombreux boutons, excitait au plus haut point leur curiosité.

**A bord de notre voilier.—la bonne vieille Fuégienne.—
Distribution de vêtements.—Épisodes charmants.**

Un homme de leur tribu, qui se trouvait parmi mes compagnons et que j'avais amené de Punta-Arenas, put me servir d'interprète. Il leur exprima le désir que j'avais de leur faire du bien et les invita de ma part à se rendre à bord pour y recevoir des cadeaux. Personne ne se fit prier : hommes, femmes, enfants, vieillards, tous coururent aussitôt à leurs pirogues et les poussèrent dans l'eau eu criant joyeusement : *Mucho manche ! mucho pantalone ! mucho tabaco !* (beaucoup de cadeaux, beaucoup de vêtements, beaucoup de tabac). Une pauvre vieille avec trois petits enfants, trop faible pour mettre sa barque à flot, parce que la mer dans son mouvement de reflux s'était éloignée, me tira par ma soutane et réclama par geste mon concours, Le Frère Bergèse et moi, nous nous empressâmes de déférer au désir de la bonne femme et nous réussîmes aux applaudissements de tous les Indiens qui voguaient déjà dans la direction de notre voilier.

Restés seuls sur le rivage, nous attendîmes quelque temps avant de nous embarquer nous-mêmes. Il était curieux de voir les chiens abandonnés courir du rivage aux cabanes, des cabanes au rivage, et aboyer douloureusement. Remontés à bord de notre chaloupe, nous eûmes bientôt fait de gagner

de vitesse les Indiens, car, sous l'impulsion régulière des avirons, nous volions sur l'eau. Pendant que nous redoublions d'ardeur pour arriver les premiers, nous passâmes près de la vieille dont la pirogue avançait lentement. Elle implora encore mon assistance et nous tendit une tresse de joncs pour la remorquer. Je saisis ce câble primitif et aussitôt sa barque, entraînée par la nôtre, prit une allure rapide qui transportait de joie la bonne Fuégienne et provoquait les bravos des Indiens au milieu desquels nous passions. Nous allions atteindre le voilier, quand la corde de jonc se brisa et la pirogue faillit chavirer. Heureusement la vieille et ses enfants en furent quittes pour la peur.

* * *

Nous montâmes à bord. Les Indiens, nous ayant tous rejoints, amarrèrent tant bien que mal leurs esquifs aux flancs du voilier. Une pluie diluvienne, qui survint à ce moment, nous força à nous réfugier dans l'entrepont. Si les enfants y descendirent sans méfiance, ce n'est pas sans appréhension, il faut bien l'avouer, que les adultes s'y résignèrent ; mais ils ne tardèrent pas à reprendre confiance et furent les premiers à rire de leurs folles craintes. Je leur fis servir une marmite de viande et de la galette à discrétion. Ils dévorèrent le tout avec une gloutonnerie dont on n'a pas idée et ne s'arrêtèrent qu'après avoir consciencieusement fait disparaître jusqu'aux moindres bribes.

Après le diner, la toilette. Nos charitables religieuses m'avaient donné un sac de chemises, de pantalons, de caleçons, de couvertures de laine, de robes, de jupons. Je déballai toutes ces richesses pour les distribuer en tenant compte de la taille et du sexe ; mais, sans me laisser le temps de prendre mesure, à chaque pièce que je saisissais, tous s'écriaient : *A me ! A me !*

Ce petit désordre cessa sur ma promesse formelle qu'il y aurait des vêtements pour tout le monde.

Au milieu de mes graves occupations, je fus tout à coup distrait par des éclats de fou rire qui partaient du pont. Un indien, encore plus pressé que les autres, s'était approprié une jupe de femme qu'il avait enfilée à l'envers, puis il avait

insinué ses mains osseuses dans deux espadrilles en guise de gants, et tout fier de l'effet qu'il allait produire, il s'était présenté au capitaine et aux marins du l'équipage.

Toute la tribu à la mission de Punta-Arenas.—Espérance en l'avenir, mais appel à la charité.

Je ne saurais vous décrire la joie de ces pauvres gens quand j'eus terminé ma distribution. Et moi, je cherchais le moyen de les décider à me suivre à notre mission centrale. Je pris en particulier le chef et je lui fis comprendre que lui et les siens mèneraient à Punta-Arenas une existence bien différente de la condition misérable à laquelle ils avaient été voués jusque-là. Il réfléchit longuement, alla consulter sa femme, prit l'avis des notables et des vieillards, et, après tout cela, il demeurait fort perplexe. Mais, quand il nous vit faire les préparatifs du départ, il se décida enfin à dire oui. Cette détermination amena une explosion de joie parmi toute la tribu : les femmes et les enfants dansaient en répétant : *Molta galetta, molta carne, molti pantaloni!* S'ils avaient pu apprécier le don de Dieu, ce n'est pas à l'expression de ces désirs tout matériels que se serait borné le vœu de leurs cœurs.

* * *

Pendant les quelques journées que dura notre voyage de retour, je m'efforçai de faire pénétrer dans ces âmes primitives l'idée d'un Dieu créateur et des vérités élémentaires de la religion. Les enfants surent bientôt faire le signe de la croix et réciter le *Pater* en espagnol. Nous relachâmes à Baia-Harris, où dom Ferrero et dom Pistone firent le meilleur accueil à mes catéchumènes grands et petits. De là nous fîmes voile pour Punta-Arenas où nous arrivâmes sains et saufs, bien que la mer n'eût cessé d'être mauvaise depuis notre départ de Port-Gallant.

* * *

J'aurais grand besoin d'être assisté d'un confrère prêtre et de plusieurs Frères coadjuteurs, car les sauvages viennent se grouper de plus en plus nombreux à l'ombre de la mission

de Saint-Raphaël. Nous en avons plus de soixante. Nous devons les pourvoir de tout : logements, vêtements, vivres. Nous leur apprenons à travailler la terre et nous leur enseignons, en même temps que les vérités surnaturelles, les métiers les plus nécessaires à la vie. Aussi que de dépenses pour toutes ces charges ! Mais nous comptons sur la Providence divine pour soutenir une œuvre si féconde en fruits de salut et si visiblement bénie de Dieu !

LES SŒURS DE SAINT-PAUL DE CHARTRES.

COUP D'ŒIL GÉNÉRAL SUR L'ÉTAT DE LEURS MISSIONS PENDANT
L'ANNÉE 1889 ET LE COMMENCEMENT DE L'ANNÉE 1890.

(C'est de la Maison-Mère qu'on adresse à la Voix de Notre-Dame de Chartres cet intéressant document.)

Les années que nous traversons sont toujours des années de souffrance et d'épreuve pour les communautés religieuses. Aux tracas des laïcisations, aux mille difficultés qui gênent le fonctionnement des écoles libres et le service des hôpitaux, sont venus se joindre les impôts exorbitants qui pèsent aujourd'hui sur les Communautés reconnues et les menacent d'une ruine prochaine, si la Providence ne leur vient en aide.

Ce n'est là évidemment qu'une des phases de la guerre partout déclarée à notre Religion sainte. Après les religieux expulsés, après les chapelles fermées, après les séminaristes envoyés à la caserne, ce sont les épouses de Jésus-Christ qui se voient attaquées dans leur existence par la spoliation.

Faut-il donc croire que l'enfer soit sur le point d'anéantir et le sacerdoce et la vie religieuse, c'est-à-dire les deux principales forces et les deux principales beautés de l'Eglise ? Non, évidemment. L'Eglise, qui est impérissable, gardera jusqu'à la fin des siècles, non seulement ses sacrements et sa foi, mais encore ses religieux et ses prêtres. L'histoire constate que si ça et là des familles religieuses sont venues à périr, c'est que le relâchement et l'infidélité en avaient d'abord énervé la vie divine. Pour les couvents la mort vient moins du dehors que du dedans. Dans les moments de crise que nous traversons, c'est à chaque communauté à se demander si elle mérite de vivre ou de mourir et à se retremper dans sa ferveur première et sa première perfection.

Nous ne savons pas l'avenir de notre chère famille de Saint-Paul, et nous devons, comme tous, nous frapper d'abord la poitrine. Mais pourtant, à voir les vocations nombreuses que le ciel nous envoie et les œuvres accomplies au loin par nos bien-aimées missionnaires, il semble que le bon Dieu nous bénit et veut se servir de nous encore pour sa gloire.

Le départ pour la Chine.—Oui, malgré les épuisements et les maladies, malgré la pénurie du personnel et des ressources, nos belles œuvres d'Asie et d'Amérique marchent et se développent quand même. Les lettres de nos vaillantes missionnaires sont toujours du plus haut intérêt et souvent du plus joyeux entrain. Il faut entendre nos vingt-trois voyageuses du mois d'octobre dernier, nous transmettre leurs impressions de voyage ! Ce sont d'abord les émotions du départ, puis la route de Paris à Marseille, en essayant des yeux qui ne veulent pas finir de pleurer, l'ascension à Notre-Dame de la Garde, le premier regard jeté sur l'Océan. Puis ce fameux mal de mer, qui faisait dire à une de nos sœurs : " Hélas ! mon Dieu, mes sœurs, priez donc ce Monsieur d'arrêter un peu son bateau, ça me rend si malade." Enfin, ce sont les détails pittoresques de la traversée, l'énumération du mobilier de la cabine, la promenade sur le pont, la vue de l'Etna ou du Stromboli qui fument. Et l'on s'en va ainsi d'étape en étape, se demandant à chaque demi-lieue, comme ces anciens croisés, si c'est bientôt Jérusalem, ou plutôt cette terre bénie de l'Extrême-Orient, où l'on baptise des petits Chinois.

La traversée.—*Lettre de ma sœur Isaac.*—Ma sœur Isaac envoie à sa petite sœur Kostka, le récit le plus gai de la traversée :

Prie bien pour nous, dit-elle, car la mer est agitée et nous voilà condamnées à rester collées dans nos couchettes. Nos sœurs souffrent beaucoup. Moi j'étais taillée bien sûr pour faire un marin et je ne souffre pas. Viens donc, ma petite sœur, visiter notre bateau. Il est petit, comparé aux grands, et pour cette raison nous dansons continuellement. Je profite d'un moment de calme pour t'écrire, mais ce calme n'est pas profond ..

A bord, on mène une vie très irrégulière. On se lève et

l'on se couche à n'importe quelle heure, suivant les caprices de Monsieur le mal de mer! Impossible de sonner des exercices un peu suivis. Au réfectoire, même inexactitude ; c'est à qui fera la grimace.

Si tu savais comme c'est beau de voir la mer, surtout quand elle est calme. On ne peut se lasser d'admirer la grandeur et la puissance du bon Dieu. Mais quand vient la tempête, quand les flots s'élèvent comme des montagnes et font danser notre petit bateau, comme on tremble ! On rit bien quand c'est passé, mais alors on ne rit pas...

Nous approchons de Port-Saïd. Adieu, mauvaise mer Méditerranée ! Excuse, ma petite sœur, si ma lettre est mal écrite, car j'écris comme sur une balançoire.

Adieu en Jésus et Marie !

Deuxième lettre datée de la Mer Rouge.

Ma bien chère sœur,

Nous avons donc heureusement quitté cette mer purificatoire de la Méditerranée. A port-Saïd on se délasse. Tout à l'entour des vaisseaux qui stationnent, des barques remplies de petits marchands négrillons qui se battent et se lapident à coups de citrons et s'assoient sur leur pain et sur leurs sardines. Hommes et femmes sont vêtus de grandes tuniques bleues, vertes, jaunes, blanches surtout. Avec leur visage de nègres ça faisait l'effet de mouches dans du lait. Jouis du spectacle, ma petite sœur. Pour moi je prenais d'abord tout ce monde pour des pères dominicains.

Après avoir stationné ainsi jusqu'à trois heures de l'après-midi, nous sommes entrées dans le canal de Suez. Qu'elle est magnifique cette rivière artificielle sur laquelle nous avançons lentement et majestueusement ! De temps en temps nous rencontrons d'énormes machines occupées à retirer le sable du fond de l'eau. Le lundi matin, à 6 heures, nous étions à Suez ; mais à ma honte je dois t'avouer mon péché, depuis huit jours j'avais si peu dormi que le canal m'a fait dormir comme un plomb, si bien qu'à six heures, j'étais encore dans le pays des songes. Donc, notons ceci : Rien de magnifique à Suez. A 8 heures, nous entrions dans la Mer

Rouge ; à notre droite brillaiient au soleil les belles montagnes de sable ; à notre gauche, la mer à perte de vue. La Mer Rouge nous a fait oublier notre vieille Méditerranée. Quand tu enseigneras la géographie à tes enfants, dis-leur que la Méditerranée est la plus méchante et la plus sournoise de toutes les mers et que la Mer Rouge est la plus douce et la plus conciliante. Nous avons aperçu là-bas, au fond, le mont Sinaï, le piédestal de Moïse, piédestal qui a 2,620 mètres de hauteur. Tous les jours nous voyons des poissons volants : un de ces messieurs en a attrapé un l'autre jour....

Mais qu'il fait chaud, ma petite sœur ! Ah ! c'est maintenant qu'on peut dire : Adieu fichus, adieu chaufferettes ! Adieu pelisses ! adieu chaussettes ! Pendant qu'en France on se ratatine et qu'on souffle sur ses doigts ; ici, sur cette Mer Rouge des vieux Pharaons, nous prenons des bains de vapeur du matin au soir. Et pendant que vous dites à la Commu- nauté : Froïdure de l'hiver, bénissez le Seigneur ! Nous disons : Feux et chaleurs, bénissez le Seigneur.

Mais je crois ne t'avoir pas parlé de la troupe de Chinois que nous avons à bord. Ils sont à peu près une trentaine révenant de l'Exposition. Ils ont pour logement un quart du bâtiment du côté de la basse-cour. Ils couchent sur le pont et font eux-mêmes leur fricot... Sans exagérer ils ont des ongles de dix centimètres plus longs que les miens. Ils sont tous laids à faire plaisir.

Nous arrivons à Aden. Oh ! le vilain pays ! petites habitations carrées, entièrement en bois, bâties sur le flanc des montagnes sur lesquelles on n'aperçoit pas un pauvre petit brin d'herbe.

Heureusement que j'ai fini, car je ne puis plus écrire, je suis trop balancée. A Dieu ! Je t'embrasse bien fort.

SCŒUR IGNACE.

Post-Scriptum.—Le bon Dieu ne veut pas que ma lettre parte. *Fiat !* Je me console en continuant de t'écrire sur ma balançoire. Tant pis pour toi. En pleine mer il faut avouer que c'est un peu monotone. La mer, rien que la mer. Enfin nous sommes gaies tout de même. Hier, pour nous distraire, j'ai fait une petite chanson de quinze couplets. Nous avons ri un bon coup, crois-le bien. Si je ne devais pas tenir mon sérieux dans une lettre qui traverse les océans, je te ferais pleurer à force de rire. T'ai-je parlé de ma cabine ? Elle a à

peu près 2 mètres de long sur 2 mètres 50 de large. Elle contient quatre lits ; et là-dedans nous sommes peut-être deux cents habitants, des gros et des petits, sans compter que nous trouvons encore moyen de recevoir de la visite. Ainsi, l'autre nuit, je me sens tout à coup réveillée par un excès d'humidité : c'était un paquet de mer qui entraît par le sabord et se précipitait sur moi. Je l'assure que je n'ai pas été longue à sauter du lit et à tirer du sommeil un chinois qui est venu solidement fermer la cage.

Le 19 septembre, c'était fête sur notre bateau. C'était la sainte Elisabeth. Avoir un bouquet n'était pas facile sur cet océan où les jardins sont rares. Il nous restait une grosse pomme de France. Nous l'avons piquée au bout d'un bâton, puis, sur la pomme, nous avons planté des bouts de sucre d'orge enrubannés avec des faveurs roses : c'était splendide. Après le souper, nous sommes allées processionnellement vers notre chère sœur Ste Elisabeth que nous avons complimentée et embrassée. Le sucre d'orge n'est pas tombé à l'eau. Après le sucre d'orge le pain d'épices. Tu sais que je l'aime. Quand tu viendras en Chine, apporte-m'en un gros morceau.

Adieu, ma petite sœur.

L'arrivée en Chine.— Dieu soit béni ! nous écrit Sœur Elisabeth le 28 décembre 1889. Dieu soit béni ! Nous sommes à Saïgon ! Quand je pense que je suis en Chine, dans ce cher pays des Missions, mon cœur déborde d'amour et de reconnaissance. Je n'étais encore qu'une toute petite fille de huit ans, lorsque nos bonnes maîtresses de Nogent-le-Roi nous lisaient les Annales de la sainte Enfance. Pendant ces récits émouvants, je regardais, les yeux tout gros de larmes, une gravure placée près du Crucifix et représentant les petits Chinois à la merci d'animaux immondes. Plus haut, on voyait un prêtre et des religieuses venant arracher ces petites créatures à une mort douloureuse et leur ouvrir le Ciel en leur donnant le saint baptême. Alors, au plus profond de mon âme, j'entendais une voix me dire : Et toi aussi tu seras missionnaire. Il y a de cela plus de 25 ans et pourtant les larmes me viennent encore aux yeux à ce souvenir. Soyez béni, mon Dieu, de m'avoir accordé une telle grâce.— *La Voix de Notre-Dame de Chartres.*

VOYAGE D'EXPLORATION

D'UN PÈRE DOMINICAÏN

— CHEZ LES —

TRIBUS SAUVAGES DE L'ÉQUATEUR

AMÉRIQUE DU SUD (1)

XXIII

LA FÊTE-DIEU A CANÉLOS. — LE SECRET DE MARCELLIN.

(Suite.)

Alors Marcellin redressant la tête et élevant la voix :

“—Écoute ! écoute ! j'étais bien jeune alors, et la grande palme qui est là devant l'église était bien jeune aussi ! Je ne portais pas encore la lance, mais je chassais depuis longtemps déjà avec la pucuna (sarbacane). Le Père blanc était revenu de Sarayacu à Canélos pour y donner la mission ; mais presque personne ne répondit à son appel : c'est à peine si deux cents guerriers étaient présents au village. Or voici ce qui arriva. Un jour que le Père blanc était à l'autel et célébrait la sainte messe, peu avant le lever du soleil, l'un des nôtres entre en courant dans l'église : “ Hommes, s'écrie-t-il, je viens de voir les Chirapas dans le Tinguisa ! les Chirapas gravissent la colline, aux armes ! aux armes ! ” Tout le monde se lève en criant ; les quelques hommes déjà rassemblés saisissent leurs lances, les femmes et les enfants se répandent dans le village pour donner l'alarme et s'ar-

(1) Voir Annales de la Prop. de la Foi, No. 39, p. 210, octobre 1839 ; No. 40, p. 355, février 1890 ; No. 41, p. 444, juin 1890 et No. 42, p. 518, octobre 1890.

mer de la sarbacane. De son côté, le vaillant capitaine Vicente, père de Palate, pousse des cris terribles et convoque tous ses hommes pour la bataille. Ah ! Père, tu n'as pas idée d'un pareil tumulte ! Au moment où nous revenons sur la place, car c'est toujours là que se livre la bataille, quelques Jivaros y débouchent aussi : c'était l'avant-garde. Le gros de la troupe arrivait à fond de train, le sol semblait trembler sous nos pieds.

“ Vite les femmes et les enfants se renferment dans l'église avec le Père, nos guerriers se rangent sur trois lignes et garnissent tout le côté droit de la place, juste en face des Jivaros. Quant à moi, au lieu d'entrer dans l'église comme les enfants de mon âge, j'étais resté sous le vestibule avec ma mère, car mon père et deux de mes frères étaient parmi nos guerriers et nous voulions être témoins du combat.

“ Lorsque les Jivaros nous virent en si petit nombre, ils se mirent à danser et à nous insulter. Les nôtres, en les voyant si nombreux, aussi nombreux que les fourmis lorsqu'elles envahissent une chagra, sont saisis d'épouvante et veulent prendre la fuite. Alors le capitaine Vicente entre en colère : “ Ecoutez, vous autres, si quelqu'un essaye de fuir, je déclare que je lui passe ma lance à travers le ventre ! Non, ces chiens d'infidèles n'auront pas raison des chrétiens !. Enfant, s'écrie-t-il en s'adressant à moi, appelle vite le Père blanc ! dis au Père blanc de venir ici avec sa vierge. Si nos hommes ne voient la vierge à leurs côtés, nous sommes perdus ! ”

“ Alors je cours vers le Père : “ Père, sors vite avec ta vierge, que nos hommes voient ta vierge, sinon ils vont fuir sans combattre et Ganélos est perdu ! Ainsi l'a dit le capitaine Vicente.”

“ Le Père, qui était en prière, se lève aussitôt, prend la vierge dans ses bras, puis il me dit : Enfant, suis-moi, allons à l'ennemi ! ” et nous arrivons sur la place. Ah ! Père, c'était l'instant critique, le moment décisif ! Les Jivaros qui s'étaient divisés en trois bandes, allaient nous envelopper et nous égorger : l'une venait de front et garnissait la place dans toute sa longueur ; c'était la plus nombreuse et la plus terrible ; les deux autres, se faulant, l'une à droite, l'autre

à gauche, allaient nous prendre en flanc et par derrière et rendre toute retraite impossible. Alors vite nos hommes se replient sur l'église à laquelle ils se trouvent adossés ; les femmes et les enfants se répandent autour de la palissade de chonta, soufflent dans la pucua, lancent une pluie de flèches empoisonnées.

“ Cependant le Père blanc paraît et tous nos guerriers de s'écrier :

“—Ah ! voici le Père blanc, voici la vierge du Père blanc !
“ courage, courage ! ces chiens d'infidèles ne nous vaincront
“ pas ! ”

“ Le Père n'eut pas plus tôt élevé la vierge dans ses bras et fait avec elle le signe de la croix, que les Jivaros, saisis de terreur, jettent lances et boucliers, prennent la fuite en poussant des cris horribles. “ Enfants, s'écrie le Père, la
“ vierge vous les livre ! en avant ! en avant ! que pas un seul
“ ne passe la rivière ! ” Alors tout le monde se précipite, les hommes d'abord, puis les femmes et les enfants : nous tuons avec la lance, nous tuons avec les flèches ; jamais je ne vis pareil carnage.

“ Nous arrivons au Bobonaza, une crue subite l'avait fait déborder, ses eaux grondaient comme le tonnerre, elles emportaient arbres et rochers ! Alors le désespoir s'empare des Jivaros ; les uns tombent à genoux pour demander grâce, les autres se jettent à l'eau pour traverser la rivière :

“ Hommes, s'écrie le capitaine Vicente, pas de grâce ! pas
“ de grâce ! la vierge nous les livre, pas un seul ne passera
“ la rivière ! ”

“ Alors nous tuons, nous tuons, jusqu'à nous lasser et nous criblons de flèches ceux qui essaient de traverser la rivière.

“ Ah ! ce fut une grande bataille et une grande victoire ! Nos anciens d'alors ne se rappelaient pas avoir jamais rien vu de semblable ; ni moi non plus je n'ai jamais rien vu de semblable ! De l'église au Bobonaza, le Père, qui savait compter, rencontra huit cents cadavres de Jivaros ; trois cents furent retrouvés dans le Bobonaza !

“ Tous les boucliers que tu verras aux mains de nos guerriers et de nos jeunes gens ont été conquis dans cette grande bataille. Personne à Canélos ne se servait de bouclier avant

la grande victoire de la vierge du Père blanc. Bien peu de Chirapas parvinrent à rejoindre leurs tambos ; ils nous laissèrent en paix pendant longtemps, aussi longtemps que leurs enfants ne furent pas assez robustes pour s'armer à leur tour et venger leurs pères.

“ Quant à nous, nous ne perdimes pas un seul homme ; le soir, lorsque les tambours sonnèrent le rappel, lorsque nous nous réunîmes dans les tambos pour nous réjouir et boire la chicha, il ne manquait pas un seul enfant au village. Et le Père était avec nous et lui aussi but la chicha.

“ C'est là la grande victoire de la vierge du Père blanc. Et tu voudrais que je ne la connusse pas, la vierge du Père blanc ? Quelqu'un pourrait en apprendre au vieux Marcellin ? Le rosaire d'or lui fut passé au cou par le Père, en mémoire de ce grand événement : c'est nous, c'est la tribu tout entière qui fournit au Père la poussière d'or pour en faire la chaîne, pour en acheter les grains. Tout le monde sait cela dans la tribu, parce que les pères l'ont raconté à leurs enfants et à leurs petits-enfants ; mais de tous ceux qui assistèrent à cette grande bataille, il ne reste plus que le vieux Marcellin ! Dieu a voulu me conserver pour te conter ces choses ; car, puisque tu es le Père blanc, il faut que tu connaisses la vierge du Père blanc !

“ Pour moi, maintenant que j'ai revu le Père blanc sur la grande rivière, maintenant que je t'ai conté l'histoire des Pères blancs, je sens que je vais mourir, car il y a longtemps que les hommes de mon âge ne sont plus. Si j'ai vécu si longtemps, c'était pour te voir, pour te dire mon secret ; maintenant que c'est fait, je sens que je vais mourir !

“ Mais, je te demande une grâce. Ah ! Père, notre Père, ne me la refuse pas ! songe que je suis le vieux Marcellin des Pères blancs, que j'étais à la grande bataille près de la vierge du Rosaire !...

“—Parle, Marcellin, parle ! Non, non, je ne te refuserai rien !

“—Eh bien ! lorsque je serai pour mourir, lorsque mes enfants viendront te dire en pleurant : Père, notre père, “ Marcellin, ton vieux serviteur, va mourir ! ” alors prends vite dans tes bras la vierge du Père blanc, accours à mon

tambo, élève-la au-dessus de ma tête, comme au jour de la grande bataille et fais avec elle le signe de la croix ! Le *supai* (démon) se sauvera, comme firent jadis les Jivaros, et ton vieux Marcellin mourra tranquille !

—Est-ce là tout, Marcellin ? tu ne désires rien de plus ?

—Ah ! Père, notre Père, si, Marcellin a un autre désir, mais ce n'est point la coutume dans nos forêts. Je sais que les blancs mangent le pain des prêtres, le pain blanc qui leur sert pour la messe. A Banos, j'ai vu les jeunes gens et les jeunes filles s'approcher de l'autel et le recevoir sur leur langue, et je me disais : " Qu'ils sont heureux de manger le pain blanc des prêtres ! " Ici même, j'ai vu le P. Fierro le donner à deux blancs qui se mouraient, et, en revenant à l'église, je disais : " Père, notre Père, qu'ils sont heureux de manger le pain blanc des prêtres ! Nous autres, hommes des bois, nous ne le mangeons pas ! " Et le Père me répondit durement : " Vous autres, vous ne songez qu'à boire la chicha. Ce pain, c'est le corps et le sang de Jésus-Christ ; vous le donner, ce serait le profaner ! " Ah ! Père, notre Père, lorsque ton vieux Marcellin sera pour mourir, et que mes enfants s'écrieront en pleurant : " Notre père se meurt ! notre père se meurt ! viens vite, viens vite ! " alors, en même temps que la vierge du Père blanc, apporte-moi ce pain blanc des prêtres ! Je ne boirai point de chicha, je resterai à jeun, je ne profanerai point le corps de Jésus-Christ ! "

—O Marcellin, lui dis-je en le prenant dans mes bras et en appuyant sa tête sur ma poitrine, ô âme angélique, si tous les blancs, si tous ceux qui le mangent, ce pain blanc des prêtres, avaient ton cœur et ta foi, tous les communiantiés seraient des saints, cette terre d'exil serait un Paradis !... oui, oui ! je te le promets, tu le mangeras, le pain blanc des prêtres ! "

Alors il se prit à pleurer, et moi aussi je me mis à pleurer : lui, d'une joie pieuse et reconnaissante, et moi d'attendrissement !

—Maintenant, ajouta-t-il, je n'ai plus rien à te demander. Je vais rentrer dans mon tambo, car il est tard et je suis vieux, et Antonia, ma femme et ta servante, dirait : " Où

donc est Marcellin ? Marcellin sera tombé quelque part dans les bois, le tigre l'aura dévoré ! ” Car c'est le caractère de la femme de toujours être inquiète et troublée !

Alors, il prit sa lance et disparut dans la forêt.

* * *

Et maintenant, lecteurs, que pensez-vous de cette victoire miraculeuse, de ce Lépante du pays indien ? Oui, de ce Lépante, car, je l'ai déjà dit, le jour où Canélos disparaîtra, le jour où Jivaros emportera d'assaut cette citadelle jusqu'ici imprenable, ce turc de nos forêts ne laissera subsister aucun vestige de catholicisme au sein de nos tribus ; sa lance impitoyable immolera sans pitié tous ces troupeaux d'Indiens timides campés sur les rives du Curaray, du Napo et du Coca ; les têtes des guerriers seront suspendues aux poutres des tambos, les femmes et les jeunes filles deviendront la proie du vainqueur.

Cette victoire fut donc le salut de toutes ces chrétientés. Elle n'a pas été consignée dans les annales du Rosaire, c'est vrai ; mais, dans la forêt, tous les Indiens baptisés s'en racontent de père en fils les épisodes miraculeux. L'instrument authentique de cette merveille, le *labarum* de cette victoire immortelle, la pauvre vierge en bois, existe encore ; un vieillard centenaire, qui fut enfant de cœur du Père blanc, qui fut acteur lui-même dans cette grande épopée, me la remit entre les mains, me raconta son histoire. Aujourd'hui, elle couronne le pauvre autel de la mission ; l'*ex-voto* d'or et de corail, que la reconnaissance des humbles enfants de la forêt lui suspendit au cou, ne permettra pas de la confondre jamais avec une autre. C'est donc de tout cœur que nous lui disons après Marcellin, après tant d'autres : Notre-Dame de Canélos, priez pour nous !

Cette vierge, ce vieux calice démodé, c'était donc là tout le secret de Marcellin ? Oui, mais ce secret, c'est toute la mission ! c'est son passé, c'est son avenir ! Dans ce calice s'est opéré et doit s'opérer encore la rédemption de cette tribu ! Nos Pères y ont bu ce sang de Jésus-Christ qui fit de tous des héros et de plusieurs des martyrs. Le dernier de tous, le P. Fierro, y avait une dernière fois trempé ses lèvres.

pres ! Ce fut le calice des adieux, ce devait être celui de ma première messe, à mon retour à Canélos ! Cette pauvre vierge vermoulue, c'est la fondatrice de la mission : plus d'une fois elle en fut la libératrice, elle devait en être la restauratrice ! Un calice, une statuette de la vierge, n'est-ce pas là d'ailleurs tout le trésor du missionnaire, le secret de sa force, l'instrument de ses conquêtes ! Tous deux lui furent donnés par le Sauveur, sur le sommet du Calvaire, au moment solennel où se consumma la rédemption de l'humanité : l'un, lorsqu'il ouvrit son cœur d'où le sang et l'eau s'épanchèrent sur le monde ; l'autre, lorsqu'il remit sa Mère à l'apôtre bien-aimé. Là, fut instituée cette chevalerie de l'apostolat chrétien qui, depuis lors, se répandit à travers le monde et atteignit jusqu'aux confins de la terre : elle descendit du Calvaire avec le cœur de son Maître dont le calice est le symbole, et avec la Vierge Marie !

O Marcellin, âme sainte et candide, tu ne songeais pas à tout cela, lorsque tu me révélais les mystères du passé, lorsque tu fouillais la terre pour en exhumer ton trésor ! Comme les patriarches de l'ancienne loi auxquels tu ressembles par tant de côtés, tu prophétisais sans le savoir : toutes tes paroles avaient un sens mystérieux, c'étaient des paroles de vie et de résurrection !

Le lendemain le soleil se lève radieux : un vrai soleil de Fête-Dieu ! Les palmes qui décoraient la place se réveillent avec la brise matinale, secouent leurs folioles, frissonnent comme les plis des drapeaux et des oriflammes. Bien avant le lever du soleil, les Indiens, impatients de commencer la cérémonie, s'étaient massés à la porte de l'église : Palate, Salua, cacique et alcades, tout le grand état-major de la place des Canélos, était sur pied. Nous les saluons, les félicitons de leur tenue martiale, de la richesse et du pittoresque de leurs uniformes, puis Marcellin agite les sonnettes et nous procédons à la cérémonie.

L'ordre du jour est des plus simples : La messe à six heures, célébrée par le P. Tobias, chantée par votre serviteur, accompagnée par le P. Pérez. Même dispositif pour la procession, sauf que le canon doit prendre part à la fête et saluer de ses salves retentissantes le passage du St-Sacrement.

L'église se trouvait trop petite pour contenir cette foule remuante, l'étroit vestibule qui la précède était lui-même envahi, les derniers arrivés durent rester sur la place.

Ah ! ce ne fut pas chose facile de réduire au silence ces enfants mutins et espiègles !

—Allons, les messieurs à gauche, les dames à droite, les enfants en avant.”

La séparation se fait sans difficulté.

—Maintenant commençons vite, Père ; vous savez qu'il n'y a rien comme la musique pour dompter et captiver ces cœurs indociles.”

Et le saint sacrifice commence dans le plus grand calme et s'achève de même. Alors nous expliquons en quelques mots le sens de la cérémonie qui doit avoir lieu.

“C'est cela, c'est cela, s'écrie Palate en se campant devant l'auditoire ; ce que le Père porte dans ses mains, c'est Jésus-Christ, c'est Dieu ; par conséquent n'allez pas vous tenir comme des chiens, mais comme des chrétiens ! Et maintenant, j'ai dit ! tambours, en avant ! et vous, hommes, suivez-moi ! ”

Et le défilé commence au son des fifres et des tambours les guerriers frappent sur leurs boucliers pour témoigner leur allégresse ; les femmes et les enfants qui nous précèdent immédiatement font tomber sur nos têtes une pluie de fleurs et de feuillages.

Nous attendons que la foule se soit écoulée sur la place et que chaque groupe ait pris la position respective que Palate lui avait assignée. Alors, me tournant vers Marcellin :

—Marcellin, mon vieil enfant, viens ici, viens ! à toi l'honneur de porter cette vierge que tu gardas pendant tant d'années ! Porte-la dans tes bras, porte-la sur ton cœur, comme le Père blanc, le jour de la grande bataille !...

—Enfants, dis-je aux Indiens, voici la vierge du Père blanc, la vierge victorieuse des Jivaros ! Marcellin l'avait cachée, Marcellin va vous la rendre ! ”

Alors c'est du délire. Des hourras frénétiques retentissent sur la place, les larges boucliers se déploient au-dessus des têtes, on les frappe en cadence avec la lance, on saute, on crie, on se précipite vers nous pour mieux voir : nous avons

toutes les peines du monde à réprimer cet enthousiasme désordonné.

Quant à Marcellin, plus mort que vif, il s'est assis par terre en pleurant.

— Ah ! Père, notre Père, tu veux donc me faire mourir de joie !... Oui, oui, c'est moi qui l'ai cachée sous terre, c'est moi qui la rendrai à ma tribu. Mais donne-moi deux de mes enfants pour m'accompagner, car je suis vieux et je sens que je vais mourir de joie ! ”

Alors il se lève, reçoit la vierge dans ses bras et prend place avec deux de ses enfants à la suite des femmes et des jeunes filles.

Après lui s'avance un jeune Indien portant la croix, une pauvre croix de bois que nous avons nous-mêmes fabriquée en reliant avec une liane deux branches d'arbre couvertes de leur écorce. Le dais lui-même n'est autre chose qu'un grand foulard de coton soutenu à chacun de ses angles par une tige de chonta : l'honneur de le porter et d'escorter le Saint-Sacrement était échu au cacique, aux alcades et aux priostes. Ils s'avancent derrière la croix. Le P. Pérez et moi formons l'arrière-garde et terminons le défilé : le P. Pérez avec son accordéon, et moi, un livre d'une main et de l'autre... mon fusil ! Nous partous.

Lorsque paraît sur la place la vierge miraculeuse, lorsque Marcellin l'élève dans ses bras pour la montrer à toute sa tribu, les acclamations redoublent.

— C'est la nôtre ! c'est la vierge de Canélos ! Marcellin, tu la connais, n'est-ce pas, puisque tu y étais ? ”

Alors femmes et jeunes filles jettent d'un seul coup toutes les fleurs qu'elles tenaient en réserve et, folles de joie, précèdent la vierge en dansant une sarabande qui n'avait rien de commun avec la pantomime ridicule de la veille.

Cet enthousiasme nous gagne nous-mêmes, nous chantons avec un entrain merveilleux tous les motets, toutes les hymnes de circonstance. Si l'accordéon du P. Pérez n'y perdit pas ses poumons, ni moi mon larynx, ce ne fut ni sa faute ni la mienne. Jamais on ne fit tant de bruit avec si peu de moyens ! Nous dominions les tambours qui faisaient rage et

les fifres qui nous siffaient dans les oreilles les notes les plus aiguës de la gamme.

Mais le *clou* de cette manifestation pittoresque, s'il m'est permis d'employer une expression si profane, ce fut mon fusil. Il eut tant de succès que je me reprochai bientôt de l'avoir exhibé. A chaque reposoir, après le verset et l'oraison d'usage, retentit une double salve que l'écho répercute à l'infini. Alors ce sont des cris, des applaudissements ! *Sumac ! sumac !* Que c'est beau ! que c'est beau ! A la dernière station, je décharge, coup sur coup, fusil et revolver. Ils n'y tiennent plus ! Palate s'élançe vers moi à la tête de ses guerriers : il veut voir cette merveille, ce tonnerre (*illapa*) si petit qu'il tient dans ma poche, si terrible qu'il fait à lui seul plus de vacarme, exerce plus de ravages que les fusils les plus volumineux !

“—Ah ! si j'avais cela, c'écria-t-il en le prenant dans ses mains, avant un an j'aurais exterminé tous les Jivaros !”

Je le lui abandonne provisoirement pour ne pas troubler l'ordre et satisfaire sa curiosité.

Nous rentrons à l'église. Après la dernière bénédiction, je reçois la vierge des mains de Marcellin et, la plaçant audessus de l'autel :

“—Enfants, dis-je aux Indiens, voici votre mère la Vierge de la grande bataille ; c'est ici qu'elle résidera désormais, vous pourrez la voir et la prier quand bon vous semblera. Elle ne vous quittera plus, ni les Pères blancs non plus ne vous quitteront plus !”

“ Oui, oui, qu'il en soit ainsi ! qu'il en soit ainsi !”

Jamais je ne vis spectacle plus consolant, manifestation plus imposante, malgré sa simplicité, son cachet sauvage et désordonné ! Nous avons atteint le but que nous nous propositions : frapper fortement l'imagination de nos Indiens, leur laisser de ce court passage au milieu d'eux, un souvenir qui leur fit désirer ardemment notre retour !

XXIV

TRISTE CONCLUSION DES FÊTES INDIENNES.

Il est écrit qu'il n'y a pas de fête sans lendemain, c'est-à-

dire pas de joie sans tristesse. Cela est vrai partout et toujours, mais ici plus qu'ailleurs. Dans ces grands enfants rien n'est stable, l'impression du moment est l'unique loi qui les gouverne : la sensation ne se résout jamais en idée, ni le mouvement spontané et généreux d'une heure d'enthousiasme en volonté efficace et persévérante. Plus vous les élevez au-dessus d'eux-mêmes, au-dessus des habitudes brutales de leur nature sauvage, plus ils ont hâte de revenir au borbier d'où vous les aviez sortis. Ils s'y jettent à corps perdu, s'y vautrent avec délices, ils y restent des jours et des nuits, ils y resteraient toujours, si la satiété n'amenait avec elle la lassitude, et la lassitude le désir du repos. C'est leur élément, ils y sont nés, ils y ont grandi, ils veulent y mourir.

— Nous autres, hommes des bois, nous sommes nés pour boire, pour nous enivrer, pour vivre sans entraves : tu ne changeras pas notre destinée ! ”

Cette réflexion d'un matérialisme abject, que de fois je la surpris sur les lèvres de ces infortunés ! elle résume toutes leurs aspirations, c'est leur unique philosophie.

Pour eux, il n'y a d'autre joie que la jouissance, d'autre plaisir que la volupté. Pour ceux qui sont catholiques, le ciel c'est une jouissance sans fin ; si vous leur parliez des joies célestes qui naissent de la claire vision de l'Essence divine, d'abord ils ne vous comprendraient pas, et puis ils n'en voudraient pas. Le ciel, c'est une forêt splendide comme la leur, mais une forêt sans serpents, ni tigres, ni moustiques, ni rien de ce qui fait le tourment de la vie humaine. Dans cette forêt magique, il n'y a plus de guerre, parce qu'il ne se rencontre pas de Jivaros : tous les Jivaros sont damnés ! La vie des Bienheureux se passe donc à se divertir, à faire des parties de pirogue, à chasser en compagnie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le grand cacique du paradis, de la Vierge, sa mère, des anges et des saints. Toutes pêches sont des pêches miraculeuses, toutes les chasses des hécatombes de sangliers et de tapirs. Tout cela se termine par des libations sans fin ; une chicha, plus douce encore et plus enivrante que celle de la chontaruru, coule par torrents dans les gosiers beatifiés et remplit les estomacs d'une sainte jubilation.

Eh bien ! dès le soir même de cette belle fête, nos gens

préludèrent aux joies béatifiques. A peine sorti de l'église, le cacique, dont le tambo est plus grand que l'église elle-même, convoque tout son monde, et l'orgie commence, et avec l'orgie les cris, les disputes et les coups. Le village eût été mis à sac par les Jivaros, on eût éventré à coups de lance toutes ces outres vivantes qu'ils n'eussent pas fait plus de tapage, poussé des hurlements plus affreux. Les notes aiguës des voix de femmes dominant ce concert de cris rauques, de voix avinées. Car, comme toujours, ce sont les femmes, c'est-à-dire les faibles qui payent pour les forts et subissent les violences. Ici elles le méritent un peu, à cause de leur cynisme ; mais ce cynisme lui-même est le fruit d'une éducation dont la pudeur est bannie, la conséquence obligée des habitudes qu'on leur fit contracter dès l'enfance. Elles sont ainsi parce qu'on les veut ainsi ! Les sanglots de ces infortunées, leurs appels au secours, arrivent jusqu'à nous, et nous brisent le cœur ! Renfermés dans notre cabane, nous écoutons tout cela dans le silence de la tristesse et de l'impuissance. Ah ! Sainte Vierge qui avez gagné la grande bataille, ne triompherez-vous donc pas, un jour ou l'autre, de ces appétits grossiers, de ces cœurs inhumains ?

Bon nombre de ces malheureuses nous arrivent dans l'après-midi et la matinée du lendemain : leurs larmes, leurs plaies, l'état pitoyable où nous les voyons réduites, nous arrachent le cœur :

— Ah ! Père, pour Dieu, défends-moi ! mon fils, mon mari, veulent me tuer, vois dans quel état ils m'ont mise !

— Infortunée, et pourquoi prends-tu part à ces divertissements brutaux ? ne sais-tu donc pas que tu es toujours victime ?

— Mais tu sais bien que j'y suis obligée. Ne suis-je pas née pour servir les hommes, pour leur donner à boire, pour leur obéir en tout ? Si je n'y allais pas, ce serait pire encore ! ”

Et cela est vrai, la résistance est impossible. La femme est née pour satisfaire tous les caprices du maître : ainsi le veut la coutume barbare, ainsi le veut le droit du fort sur le faible !

— Allons, pauvre enfant, vas à l'église, là ton bourreau n'osera te poursuivre, et s'il l'ose, je te jure qu'il paiera cher son audace ! ”

Et elle s'en va essuyant ses larmes, comptant sur la protection du Père.

Mais le Père lui-même, que peut-il contre ces lions déchainés ? Ce qu'il peut ? Il peut tout, s'il est courageux, s'il a conscience de la force surnaturelle, du prestige invincible, qui lui vient de sa mission. Que de fois depuis, nous en fîmes l'expérience !

—Comment se fait-il que tu nous fasses trembler, toi qui est seul et désarmé, quand nous sommes si nombreux ?

—Non, je ne suis pas seul, Dieu est avec moi, et ce n'est pas le diable que tu as dans le corps qui me fera reculer ! "

Et des enfants, qu'en fait-on pendant ces longs jours et ces longues nuits passées dans l'ivresse et la débauche ? Sont-ils admis dans ces réunions malsaines ? Sont-ils témoins de ces spectacles démoralisants ?

Pour prendre part aux fêtes de la tribu, pour y prendre une part active, il faut avoir quatorze ans. Chez ces natures précoces, quatorze ans, c'est l'âge de la virilité, l'enfant est homme : on lui met une lance sur l'épaule, on lui donne un tambour ; s'il y consent (ce qui est rare à Canélos), on le marie avec quelque enfant de son âge et il prend place parmi les hommes. Toutes les réunions, toutes les fêtes, toutes les parties lui sont accessibles : celui qui porte la lance, quel que soit son âge, va de pair avec les plus anciens, avec les plus vaillants de la tribu.

Tant qu'il n'a pas atteint cette majorité, l'enfant est tenu à l'écart ; l'accès du tambo où l'on s'amuse, où l'on s'aplatit à coups de massue, lui est sévèrement interdit. Mais n'allez pas croire que le scandale en soit moins grand. Quelqu'un est là, près de la porte, qui lui dit : Tu ne passeras pas ! Mais personne ne l'empêchera de voir, d'écouter, d'assister des yeux et du cœur à ces réjouissances dégradantes. Le visage collé contre la palissade de chonta, il voit tout, il entend tout, pas une parole ne lui échappe.

Ne sachant, pendant cette soirée de la Fête Dieu, à quoi passer mon temps et voulant à tout prix me distraire du tapage infernal qui nous assourdissait et nous glaçait l'âme, je m'empare du registre où sont inscrits les noms et prénoms de nos Indiens et j'en commence la lecture avec le P. Pérez.

Je m'arrête stupéfait. On ne saurait imaginer une collection de sobriquets plus grotesques que ceux dont chacun des noms inscrits sur le registre est accompagné.

—Ah ! ah ! ah ! s'écria le P. Pérez, vous n'aviez pas encore vu cela ? Eh bien ! mon cher, étudiez vite ce répertoire ; car, comme nous tous, vous serez obligé d'en parler bientôt le jargon.

—Moi ? jamais.

—Eh bien ! alors, résignez-vous à ne pas comprendre et à n'être pas compris ; résignez-vous à vivre au milieu de vos Indiens comme un étranger, sans savoir leurs noms et sans pouvoir interpellier qui que ce soit.

—Mais leurs noms, les voici ! leurs noms et leurs prénoms ! qu'ai-je besoin de ces sobriquets ?

—Noms et prénoms ne signifient rien, absolument rien, je vais vous le prouver. Parcourez cette liste, comptez les noms différents qui s'y trouvent inscrits, vous verrez qu'ils se ramènent à cinq ou six : tous sont des Santi, des Gayas, des Immunda, des Tanchima, des Aranda ou des Padilla. Eh bien ! comment vous y prendrez-vous maintenant pour distinguer entre eux ceux qui portent le même nom, car ils sont nombreux sous chacun de ces titres, comment distinguerez-vous les Santi, par exemple ?

—Mais par leurs prénoms !

—Oui, c'est bien là ce que j'attendais. Eh bien ! donnez-vous la peine de lire les prénoms inscrits sous chacun des noms précités, et vous verrez que vingt ou trente personnes portent le même appellatif. Tirez-vous d'affaire maintenant, je vous en défie ! Sans le sobriquet qui vous fait horreur, vous voilà dans un cruel embarras. Allons ! armez-vous de courage et faites comme nous. Faites comme nous qui, après tout, ne les avons pas inventés, ces surnoms qui vous répugnent ! Oubliez Athènes et Paris, tous vos classiques, voire même les romantiques, épelez hardiment ces vocables barbares, essayez-vous à cette littérature de cannibales ! C'est la littérature de l'avenir, mon cher : déjà vous en voyez poindre à Paris l'aube blanchissante et remplie de promesses ! D'ailleurs cette langue carnavalesque, nous ne l'avons pas inventée, nous la parlons parce qu'il est absolu-

ment nécessaire de la parler, et vous la parlerez vous-même, je vous en donne ma parole ! Quoi que vous disiez, quoique vous fassiez, vous dévorerez ces couleuvres, vous avalerez ces crapauds, sinon vous ne reconnaîtrez jamais vos Indiens, vous vous exposerez à des méprises regrettables !”

Le Père avait raison ; dès le lendemain j'en fis l'expérience. J'avais hâte de voir le cacique, d'abord pour lui imputer les desordres de la nuit et aussi pour organiser le départ de Canélos.

“—Enfant, dis-je à un Indien qui traversait la place, vas dire à Firmin (c'est le nom du cacique) que le Père blanc désire lui parler.

“—*Ima Fermin ?* (Quel Firmin ?) répond l'enfant.

“—Firmin Padilla.

“—*Ima Fermin Padilla ?* (Quel Firmin Padilla ?) ”

Mais, me dis-je à moi-même, il y a donc plusieurs Firmin Padilla ? ça devient embarrassant. Alors, vite, je consulte le fameux répertoire.

“—*Cuchi siqui !* m'écriai-je.

“—*Ari, ari !* (oui, oui !),” s'écria le jeune Indien en prenant son vol vers le tambo de Firmin.

Or, qu'on me permette de ne pas traduire en français le mot *Cuchi siqui* ; mais décidément Zola a des émules dans les forêts du Nouveau-Monde.

XXV

LE DÉPART.—LA TRAHISON.

Il fut convenu avec le cacique que je partirais le lundi et que l'on me donnerait vingt Indiens robustes et dociles pour m'accompagner jusqu'à Banos.

“—Je les choisirai moi-même, avait dit Palate, et j'entends guider la marche ! Tout le pays que nous traverserons, du Pindo au Pastazza, est inondé de Chirapas ; il nous faudra voyager avec prudence, nombreux et bien armés !

“—Père, notre Père, avait ajouté le vieux Marcellin, l'alate a raison ; si vous n'y prenez garde, les Chirapas qui vous flaireront à trois *samai* (lieues), tomberont sur vous à l'improviste. Il importe donc que vous soyez nombreux :

aux vingt guerriers choisis par Palate j'ajouterai cinq de mes enfants. Si tu allais mourrir, que deviendrions-nous ? Plus aucun Père blanc ne mettrait le pied dans la forêt ! Ceux de Quito dirait : " Les Canélos sont des traîtres, les " Canélos ont tué le Père blanc ! Les Pères blancs n'iront " plus jamais à Canélos ! et je mourrais sans t'avoir près de " moi ! "

Le samedi matin, tous les Indiens désignés par Palate devaient assister à la sainte messe. Nous voulions les voir, leur adresser quelques mots, les encourager par quelques cadeaux : pas un seul ne parut !

" — Ils sont à boire, s'écrie Palate furieux : ces animaux-là ne s'arrêteront pas qu'ils n'en crèvent ! Demain je te les amènerai moi-même. "

Le lendemain dimanche, même abstention. Alors Palate éclate en imprécations, il jette son parapluie, sans même se donner la peine de le fermer, saisit sa lance, sort de l'église en jurant par toutes les âmes damnées des Chirapas qu'ils viendront vivants ou morts.

" — Chiens, s'écrie-t-il en traversant les rangs pressés de ses Indiens, vous êtes tous des chiens ! Le jour où Palate mourra, vous serez pires que les Chirapas ! "

Un quart d'heure après il revient, poussant devant lui ses vingt-cinq Indiens ivres.

" — Le premier qui bouge, je lui enfonce ma lance dans le ventre ! Asseyez-vous, chiens, puisque vous ne pouvez plus tenir debout ! "

Tous s'asseyent autour de l'autel. Palate prend place au milieu d'eux, dépose sa lance et déploie de nouveau son parapluie. Le saint sacrifice terminé, les cinq enfants de Marcellin, conduits par leur père, viennent me baiser la main en me demandant pardon de leur escapade.

" — Père, notre Père, donne-leur le fouet, sinon tu n'en pourras rien faire. Ne crains rien, personne ne se révoltera, je suis ici avec Palate ! Ils craignent Palate parce qu'il est brave et que sa colère est comme la foudre : quant à moi, ils me respectent parce que je suis vieux Malheureux, est-ce donc ainsi que vous traitez le Père blanc ! Les anciens de la tribu vous diront comment nous le traitons, nous "

autres, dans notre jeunesse : partout où le Père blanc nous envoyait, nous volions comme la flèche de la pucuna (sarcobacane). Je suis allé dix fois à Banos, une fois à Quito ; n'était mon grand âge, je partirais demain avec le Père ; je veillerais nuit et jour à ses côtés pour le défendre des Chirapas !

“ — Frappe, frappe ! s'écrie Palate qui brûle de voir exécuter les coupables, frappe sur ces chiens ! Allons, chiens à genoux ! et que personne ne se révolte, sinon !

Et brandissant sa lourde lance, il promène sur l'assistance un regard terrible.

Les vingt-cinq coupables se mettent à genoux devant moi, attendant leur châtement.

“ — Enfants, leur dis-je, je ne vous frapperai point comme le veulent Palate et Marcellin ; le Père blanc n'est pas venu à Canélos pour vous châtier, mais pour vous aimer et vous bénir. Quant à vous si vous n'aimez pas le Père blanc, dites-le franchement, il s'en ira et il ne viendra plus. Nous vous laisserons sans prêtres, car je vois que vous n'aimez pas les prêtres ! Si au contraire vous aimez le Père blanc, d'où vient que vous ne lui obéissez pas ? Vous passez vos jours et vos nuits dans le désordre, comme les Jivaros infidèles, et lorsqu'il vous ordonne de l'accompagner, vous vous cachez comme des traîtres !

“ — Père, pardonne-nous, pardonne-nous ! Demain nous te suivions tous, pas un seul ne t'abandonnera.

“ — Alors, levez-vous, baisez-moi la main et que tout soit oublié.”

Le lendemain était le jour du départ, le jour des adieux : nous agitions les clochettes, tout le monde accourt... excepté les vingt-cinq délinquants de la veille ! Palate lui-même n'arrive que très tard, vers la fin de la messe ; sombre, farouche, silencieux. Il prend place près de l'autel sans daigner nous adresser un seul mot. Des nuages sombres passent sur le front du P. Tobias et du P. Pérez ; de funestes pressentiments les agitent.

“ — Croyez-nous, ne vous risquez pas seul avec ces êtres farouches et inconstants ! Lorsque le démon de la félonie les tourmente, ils sont capables de tous les crimes. Rien ne les

émeut, rien ne les attendrit; ils vous veraient mourir froidement, sèchement, en poussant des éclats de rire sathaniques. Hier vous eûtes le tort très grave de pardonner; ces brutes ne comprennent rien aux grands sentiments du cœur humain; pour eux la miséricorde c'est faiblesse: il nous pardonne, donc il nous craint! Quelques coups de fouet bien administrés vous eussent donné plus d'empire sur eux que toutes vos tirades éloquentes. Puisqu'il en est temps encore, changez de détermination, revenez sur vos pas, accompagnez-nous jusqu'à Archidona. Regardez Palate, votre fidèle Palate; voyez cette figure sinistre, cet air faux et menaçant. L'infortuné n'est plus maître de lui, il a bu toute la nuit, c'est leur coutume à eux avant d'entreprendre une expédition quelconque. Cela ne vous effraye pas?

—Non, Père, cela ne m'effraye pas! J'irai à Banos, coûte que coûte, adviennne que pourra. Cette troisième étape de mon voyage est trop importante pour qu'aucune considération puisse m'en détourner. Dieu veillera sur moi comme il l'a fait jusqu'ici; la vierge de Canélos adoucira peu à peu l'humeur farouche de mes Indiens. Vous verrez que tout ira bien et que j'arriverai sain et sauf à Banos.

—Allez donc, puisque vous le voulez absolument! allez, et que Dieu vous garde! qu'il écarte le tigre et le Jivaros... et la lance perfide de vos Indiens!

Il était huit heures; il y avait deux heures que nous attendions les vingt-cinq fugitifs. Ils paraissent enfin conduits par Marcellin, la tête basse, le regard faux, l'air menaçant. Nous entrons à l'église, nous épanchons nos cœurs une dernière fois, aux pieds de la vierge de la grande bataille; je lui confie ma personne, mes Indiens, cette mission infortunée dont elle est l'ange tutélaire.

—Et maintenant, Pères, adieu! Adieu! quoiqu'il arrive, je n'oublierai jamais le dévouement plus que fraternel dont vous avez fait preuve envers moi! Sans vous, que serais-je devenu dans ce désert? Que vais-je devenir maintenant que vous ne serez plus à mes côtés pour veiller sur moi?"

Et comme ils étaient pâles et qu'ils pleuraient :

—Allons, allons, du courage, dis-je en les embrassant, à la garde de Dieu! Cette vierge m'a conduit ici par la main,

elle m'y ramènera ; soyez-en sûrs ! N'est-ce pas, Marcellin, qu'elle me ramènera ici, la vierge du Père blanc ?

“ — Ah ! Père, notre Père ! que ce soit bientôt ! que ce soit bientôt ! Sainte Vierge, ramenez-nous le Père blanc ! que je ne meure pas sans revoir le Père blanc ! ”

Le bon vieillard tombe à genoux, je le bénis et le prenant dans mes bras :

“ — Enfants, dis-je aux Indiens, pourquoi ne ressemblez-vous pas tous au vieux Marcellin du Père blanc ? pourquoi vos cœurs sont-ils durs et farouches, quand le sien est si doux et fidèle ?... Allons, à bientôt ! à bientôt ! que Dieu et la vierge de Canélos vous gardent jusqu'au retour du Père blanc !

“ — Oui, oui ! à bientôt, à bientôt ! ”

Alors tout le monde sort ; les Indiens s'emparent de mon bagage, s'alignent devant Palate qui prend la tête de la colonne et nous partons !

Si le lecteur veut bien se donner la peine de jeter un coup d'œil sur la carte de la mission, d'étudier, dans ses lignes générales, la topographie du pays que nous allons visiter, il nous suivra sans peine à travers le réseau serré des rivières, des collines et des montagnes qui nous barrent la route.

Nous allons, à l'ouest, vers le Tungurahua dont le cône neigeux et les tourbillons de cendre et de fumée s'aperçoivent à l'extrême horizon, par delà les trois cimes inégales de l'Abitahua. Devant nous se dressent d'innombrables collines, cordillères infinitésimales qui se croisent et s'enchèvètrèrent dans toutes les directions. Il est manifeste, à première vue, que toutes ces collines sont un prolongement du Llanganate dont la masse imposante s'élève au nord-ouest.

Pour plus de clarté, nous les diviserons en deux groupes, en deux systèmes que séparent entre eux un rio sans importance, le Chirri-yacu. Au premier plan, les collines de Canélos, parmi lesquelles Chontoa occupe la première place ; puis, en arrière, et courant au nord-ouest, les sept collines du Punday. Les montagnettes du Punday viennent mourir sur les rives du Puyo et du Pindo-yacu, deux rivières importantes dont il sera bientôt parlé.

Alors commence la grande pampa du Pastazza, pampa sillonnée d'innombrables ruisseaux, couverte de fondrières où l'on enfonce jusqu'au ventre, hérissée d'une végétation épineuse si compacte, qu'il est comme impossible d'y faire un pas sans jouer du matchec. Elle s'étend sans interruption des rives du Pindo à l'Allpa-yacu. Là, le sol se redresse brusquement, puis reprend son allure calme et monotone jusqu'au Manga-yacu. Alors commence l'ascension laborieuse du Quilo, de l'Abitahua, du Cachiurcu, de toutes les cordillères qui, descendues du Pillaro et du Llanganate, viennent donner de la tête contre le Pastazza qui les coupe à angle droit. Elles forment les réservoirs naturels des nombreux rios que l'on rencontre dans chaque vallée, elles les endiguent, elles en déterminent nettement les bassins minuscules.

Un torrent d'une célérité terrible dans cette région, l'un des plus fougueux et des plus larges qu'il y ait sous le soleil, le Topo, marque une étape géographique trop importante pour que nous le passions sous silence.

La grande Cordillère dont les bras minuscules, dont les rameaux épars nous ont tant de fois arrêtés, se ramasse sur elle-même. Au-delà du Topo, ce n'est plus qu'une masse compacte aux cimes crénelées, dentelées comme la mâchoire d'un géant. Le Pastazza la coupe en deux, se creuse des abîmes dans ses flancs déchirés; mais, au-delà du grand fleuve, elle se redresse de toute sa hauteur, se déploie dans toute sa majesté et, par une série de bonds prodigieux, court rejoindre le Sangai et l'Altar dont les pics neigeux s'aperçoivent des sommets de l'Abitahua et mieux encore de la grande pampa du Pastazza.

De Canélos à la pampa, c'est un labyrinthe inextricable; mes Indiens eux-mêmes s'y perdirent plusieurs fois. Désorientés par les zigzags auxquels nous obligeant à chaque instant, les arêtes vives des collines, les eaux profondes de certaines rivières, nous reculions vers l'est ou descendions au sud, quand nous pensions avancer vers l'ouest ou le nord-ouest: sans ma boussole, nous nous serions inévitablement égarés. Mais à la grande pampa, cette incertitude cruelle disparaît: là, l'horizon s'élargit, des sommets connus se

dressent de chaque côté du fleuve et vous montrent la route aussi sûrement que les feux d'un phare au marin perdu sur l'Océan ; le fleuve lui-même nous est un guide plus fidèle et plus sûr encore que les montagnes : il nous sert de fil conducteur, nous ne le quittons plus jusqu'à Banos, c'est-à-dire jusqu'aux frontières du monde civilisé.

Au sortir de Canélos, deux chemins s'offrent au voyageur pour franchir les systèmes de collines dont nous avons parlé. Le premier consiste à descendre dans la vallée profonde et accidentée du Tinguisa, à gravir les pentes abruptes de Chontoa ; puis, obliquant au nord-ouest, à rallier les collines de Punday dont la dernière et la plus élevée, le Puyo, s'aperçoit très distinctement à l'horizon : c'est le plus simple et le plus court ; si le temps est favorable, si les rios sont guéables, quatre journées suffisent pour atteindre le Puyo, dix pour arriver à Banos et à Tungurahua.

L'autre, un peu plus long et beaucoup plus périlleux, consiste à remonter le courant et les rapides du Bobonaza. Après deux jours de pirogue, on abandonne la rivière pour pénétrer dans la forêt et tirant au sud, on va rejoindre le Sandali-yacu et le Puyo. Là, les deux itinéraires se confondent, le voyageur n'a plus qu'une voie possible pour aller au Pastazza et à Banos.

De ces deux chemins, mes Indiens choisirent le pire, celui de la rivière ! La pirogue est pour eux un délassement, une partie de plaisir ; peu importe qu'ils se rompent bras et jambes en traversant les rapides, en donnant contre les récifs dont est semée la partie haute de la rivière, ces amphibiens préféreront toujours l'eau à la terre ferme. Et puis, il y a cachés sous bois, les chagras et tambos des frères et amis ; où qu'ils soient, leur flair de sauvages saura bien les dénicher : cela leur promet des vivres, un abri pour la nuit, quelques bonnes rasades de chicha ; allons donc, il n'y a pas à hésiter ! Et nous nous embarquâmes.

Ma pirogue, qui est celle de Palate, prend les devants ; quatre autres plus petites suivent par derrière, une vraie flottille ! Les premières heures ne furent signalées par aucun incident notable ; tout le monde est sombre, surexcité, silencieux, mais travaille avec entrain. C'est le calme précur-

seur de l'orage, calme accablant, énervant, où s'amoncellent les nuages d'où sortira la foudre, où les machines électriques suspendues sur nos têtes se chargent de tous les fluides épars dans l'atmosphère, atteignent leur maximum de tension. Lorsque l'Indien se tait, c'est mauvais signe. En vain, j'essaye de les faire parler. Muet comme un poisson, le plus bavard de tous, Palate, se tient à l'arrière : ses yeux rougis et hagards, ses lèvres convulsivement serrées ne me disent rien de bon. Le vaurien manœuvre si maladroitement la pagaie qu'il m'inonde de la tête aux pieds. Il est manifeste que quelque mauvais diable le travaille et que cette journée ne s'achèvera pas sans aventures.

A midi, tout le monde saute à terre pour boire la chicha, c'est au moins ce que je m'imagine. Je fais quelques pas dans la forêt, une absence de trois minutes à peine. Lorsque je revins au débarcadère, plus personne ! ni Indiens, ni pirogues, ni bagages, ni rien, absolument rien que le désert, la solitude, cette rivière qui mugit à mes pieds ! Ah ! ce fut un moment cruel, un saisissement inénarrable ! Je vais, je viens, furetant dans les broussailles, regardant entre les rochers, pâle, anxieux, haletant. Ce n'est pas possible ! non, non ! ce n'est pas possible qu'ils m'aient ainsi trahi, abandonné ! Ils seront là, tout près, tapis avec leurs pirogues dans quelque sinuosité de la rive ! Ce sera quelque plaisanterie, une espièglerie d'enfants mutins et boudeurs : ils auront voulu m'effrayer, voilà tout ; je vais appeler ! J'appelle, je crie, je supplie, pas une voix, pas un mot, personne ne vient !

Alors je tombe sur le sable, anéanti, pleurant comme un enfant..... Seigneur, est-ce donc là ce que je devais attendre de ces cœurs durs et ingrats ?..... Si cela commence ainsi, que sera-ce plus tard ? Plus tard lorsque nous serons obligés de faire la guerre à leurs vices brutaux, de châtier les crimes qui déshonorent cette tribu ?..... Ah ! sainte Vierge du Père blanc, ayez pitié de moi, ne m'abandonnez pas à la fureur de mes ennemis !.....

Ce premier tribut payé à la nature, je m'assieds sur le sable et commence à envisager froidement ma situation. Après tout, pensai-je, Canélos n'est pas loi, à une demi-

journée, rien de plus ! avec un matchec, ce serait bientôt fait, je m'ouvrirais un chemin à travers les broussailles ; je suivrais tous les détours de la rivière, j'arriverais infailliblement au but.....Oui, mais je n'ai pas de matchec !...Non, non, je ne suis pas perdu ! Les Pères restés là-bas vont apprendre l'infâme trahison de mes Indiens : le vieux Marcellin, lui aussi, la saura ; ils viendront à mon secours : on ne me laissera pas mourir dans cette forêt !..... Oui, mais quand l'apprendront-ils ? Si cela tarde quarante-huit heures plus d'espérance ! La faim, les bêtes féroces, mille embûches cachées sous ces bois m'auront anéanti !..... Oh ! s'ils m'avaient au moins laissé mon fusil ! Mon fusil, je ne leur demande que cela, rien que cela ! Alors, je me lève de nouveau, je cours au bord de l'eau, je cherche entre les pierres, je cherche entre les branches, pas de fusil, pas de matchec, rien, absolument rien !

Cependant il se fait tard. A cinq heures, la vallée profonde où j'étais enseveli vivant revêtait les teintes sombres de la nuit. Un brouillard épais s'abattait sur les eaux noires, circulait à travers les broussailles ; la nuit s'annonçait triste et pluvieuse, comme toutes les nuits d'hiver dans cette forêt. Une réaction se produit en moi qui me rend tout mon courage et ma fermeté. Allons, il faut vivre ! il faut vivre coûte que coûte ! il faut lutter jusqu'au dernier instant contre la destinée fatale qui s'attache à mes pas ! Sainte Vierge, vous ne m'abandonnez pas ! non, non, quelque chose me dit que vous ne m'abandonnez pas !

J'avais faim, grand faim, n'ayant rien pris depuis la guayusa du matin ! Midi, ce devait être l'heure du dîner pour moi comme pour les Indiens, mais les Indiens s'étaient enfuis avec le dîner !... Armé d'une tige de chonta, je soulève les pierres, je creuse le sable, je fouille parmi les plantes aquatiques, entre les racines des arbres : je sais qu'on y trouve des escargots d'eau, de nombreux mollusques... rien, absolument rien ! Les mollusques, comme les Indiens, s'étaient donné le mot pour déguerpir et me faire mourir de faim !

Cependant je finis par trouver mieux encore que les mollusques dont la chair crue et visqueuse m'eût donné des

nausées; j'avisé un chou palmisté parmi les nombreux palmiers pressés sur le talus, un chou-palmiste microscopique, mais enfin un chou-palmiste! Je m'en empare, je le dépouille, je le dévore tout cru...ce fut un régal!

Nous avons donc diné, c'est déjà quelque chose, mais ce n'est pas tout! Il s'agit de dormir maintenant, de se construire un abri pour la nuit. Il pleuvra, c'est certain; le brouillard s'épaissit et se condense, tout à l'heure il se résoudra en pluie; il faut donc improviser un tambo, un *ranchu*, comme disent les Indiens. Un *ranchu* sans matchec, ce n'est pas chose facile! Cependant j'ai un couteau, et mon couteau est armé d'une scie minuscule; allons, ne perdons pas courage! J'ai bientôt amassé les matériaux nécessaires à ma maison de nuit: tout cela est fixé en terre, puis recouvert d'une masse informe de feuillages. Sur le sol humide j'étends toutes les feuilles de conacorus et d'héliconias qui sont à ma portée. Il est évident que cet assemblage monstrueux ne résistera pas deux secondes à l'ouragan, s'il se déchaîne; que la première averse le traversera de part en part. N'importe, je m'y installe avec joie, cela me donne l'illusion d'une demeure, d'un chez moi; je ne suis plus sans abri au sein des ténèbres!

Toujours armé de mon couteau, j'aiguise une large tige de chonta, je l'effile comme une aiguille. Ce bois dur et tranchant me servira d'arme pour me défendre, si quelque animal vient troubler mon sommeil!

Mais que parlai-je de sommeil? Etendu sur les feuilles humides qui me servent de couchette, je suis bientôt noyé par les averses qui ruissellent à travers mon *ranchu*. Allons, mieux vaut s'asseoir, se ramasser le plus possible sur soi, attendre avec patience le retour de la lumière. D'autant plus que la rivière monte, monte toujours, elle gronde comme un torrent, une crue subite peut m'emporter!... Le moindre bruit, la chute d'une branche, le froissement des feuillages, les cliquetis des gouttières me font tressaillir: le chant nocturne de l'orfraie, du *huactatai* des Indiens, me glace d'effroi! Mon imagination s'exagère tout, comme si la réalité n'était pas déjà plus que suffisante pour épouvanter les plus intrépides!

J'attends ainsi le lever du soleil. Ma montre s'est arrêtée, les heures me paraissent des jours : cette nuit affreuse n'aura-t-elle donc pas de terme ? J'ai froid, quoiqu'il ne fasse pas froid ; la tête me brûle, le corps a des frissons glacials ; la fièvre de Sarayacu se réveille, c'est un malaise indéfinissable !

Le premier rayon de lumière qui descendit sur la rivière fut salué comme un libérateur, comme un ami ! Rien ne ressemble plus à la mort que les ténèbres, rien ne ressemble plus à la vie que la lumière qui vivifie tout en ce monde. Ce rayon sauveur ramène l'espérance dans mon cœur. Je me sens ému de reconnaissance et d'amour envers Dieu ; je le lui dis, à genoux, dans ce langage simple et touchant des infortunés que la terre abandonne :

“ Mon Dieu, qui avez permis que je survécusse à cette nuit d'angoisses, soyez béni ! Soyez béni pour le jour d'hier, béni pour le jour d'aujourd'hui ! Si je dois mourir, soyez encore béni !... Puisque je ne suis pas mort, Seigneur, puisque le tigre qui est partout dans cette forêt ne m'a pas rencontré, c'est donc que vous voulez me conserver ! Ils vont venir, ils vont venir ! n'est-ce pas, Vierge sainte, qu'ils vont venir ? ”

Je me lève, je dépouille mes vêtements, je les tords vigoureusement pour en exprimer l'eau, et pendant qu'ils séchent sur les branches, je me livre à une nouvelle chasse aux mollusques. Plus heureux que la veille, j'en recueille une quinzaine : je les avale en fermant les yeux !

Il pouvait être neuf heures, lorsque des cris perçants retentirent sur la rivière, puis c'est une voix connue qui m'appelle.

“ — *Yaya Padre ! nuncanhic Padre ! mama huanuugi, mama huanuqui ! nya shamunimi !* Père ! notre Père ! tu ne mourras pas, non, tu ne mourras pas ! voici que je viens ! ”

Vite je reprends mon vêtement, je cours sur le rivage, je regarde : une pirogue ! une pirogue grande comme une coquille de noix, et dans cette pirogue Vicente, le fils aîné de Marcellin, l'homme le plus loyal de cette tribu infortunée, après son vieux père !.. A quelques brasses par derrière suit une autre embarcation : je reconnais Palate, Palate hu-

milié, honteux, laissant sa longue chevelure flotter sur son visage de traître !

“ —Vicente, ah ! quel malheur, mon enfant, quel malheur ! Mais je savais que ni toi, ni ton vieux père ne m'abandonneriez à mon malheureux sort !

“ —Ah ! Père ! ah ! Père ! lorsque Marcellin, ton vieux serviteur, apprit la trahison de ses enfants, il tomba par terre poussant des cris de douleur, il s'arracha les cheveux comme un insensé : nous fûmes obligés de lui tenir les mains pour l'empêcher de se détruire. Alors il dit :

“ Maudit soit le jour où j'ai engendré ces cinq enfants !
“ Maudit soit le jour où la vieille Antonia leur a donné la
“ vie. Vicente, mon fils, Vicente, prend ta lance ! délivre-
“ nous de ces infâmes ! Voici que la malédiction du Père
“ blanc va tomber sur Canélos et sur ma maison : il n'y
“ aura bientôt plus de Canélos, et je mourrai, nous mour-
“ rons tous, parce que le Père blanc nous aura maudit ! ”

Cependant Palate saute à terre ; en le voyant à mes côtés, je ne puis m'empêcher de lui reprocher sa trahison :

“ —Traître ! qu'as-tu fait de ton Père ? Qu'as-tu fait du Père blanc que Dieu t'avait donné pour l'accompagner et le défendre ? Parle, ou plutôt tais-toi, car tu ne pourrais qu'ajouter un mensonge à ta lâche conduite ! Va, je préfère les Chirapas, les Chirapas infidèles sont moins traîtres que Palate ! ”

Mais lui, redressant la tête :

“ Tiens, dit-il en me présentant sa lance, prends cette lance qui a égorgé tant de Chirapas ! tue Palate, puisque Palate est pire que les Chirapas, mais ne m'insulte pas, car Palate n'aime pas à être insulté ! C'est vrai que je t'ai trahi ; mais nous sommes ainsi, nous autres hommes des bois, un jour bien, un jour mal. Lorsque le *supai* (démon) nous tourmente, nous tuerions nos mères, nous égorgerions nos femmes !... Aussi, pourquoi t'obstiner à aller à Banos ; vaut-il donc Canélos, ou aimerais-tu moins les Indiens que les *huiracocha* (blancs) ? T'avons-nous trahi pendant que tu étais parmi nous ? Qui nous aime, nous l'aimons ! qui nous abandonne, nous l'abandonnons ! Cependant, oui, je t'ai trahi ! Châtie-moi comme il te plaira, frappe sur moi comme sur

un chien ! mais ne m'insulte pas, car Palate n'aime pas à être insulté !”

Vicente me remet alors un bout de papier qu'il avait soigneusement enveloppé dans une feuille de balisier pour le protéger contre la pluie : c'était un billet du Père Tobias :

“ Imprudent, y était-il dit, que n'avez-vous suivi nos conseils ! Si vous êtes encore en vie, ce que j'espère de la bonté de Dieu, revenez, revenez vite, cette expérience est concluante ! Les plus doux de vos Indiens sont irrités contre vous : ils s'imaginent que ce départ est définitif, que vous ne reviendrez plus parmi eux, que les Pères blancs ne veulent plus de Canélos ! Ne vous exposez plus aux coups de tête de ces révoltés. Vous ne les connaissez pas encore ! moi je les connais, je vous jure qu'ils se vengeront sur vous d'une façon terrible, d'un départ qui les offense, parce qu'ils n'en peuvent comprendre le motif. Allons, mieux vaut revenir à Quito par Archidona que périr dans la forêt.”

Sur le revers de la même feuille de papier, j'écrivis au crayon les lignes suivantes :

“ Mon cher Père, tout ce que vous dites est parfaitement vrai, et cependant je poursuivrai ma marche en avant ! Rien, absolument rien ne m'en détournera ! Ma conviction intime est celle-ci : mes Indiens veulent m'obliger à rester parmi eux ; la désertion d'hier a pour but de me décourager, de m'obliger à capituler ! Si je cède, bientôt il nous faudra céder sur des points bien autrement graves ; si au contraire je reste inébranlable dans ma détermination, vous verrez qu'ils me seront fidèles à l'avenir : ils perdront en audace ce que j'aurai gagné en empire moral ! Ayons de la volonté pour ceux qui n'en ont pas, et sans provoquer les coups de tête, sachons ne pas trop les redouter. Non, non, je ne céderai pas ! Cette reculade m'entraînerait trop loin !

“ Je vous embrasse, une dernière fois, vous et le P. Pérez, en vous remerciant avec effusion de votre amical dévouement. Adieu ! adieu ! ”

Les fugitifs revinrent tous, une heure après ; deux femmes les accompagnaient, chargées de m'offrir de nouveaux vivres de la part des Pères. Je leur remets le billet destiné au P. Tobias, et remontant dans la pirogue de Palate, où

j'oblige Vicente à prendre place, nous nous embarquons une seconde fois !

XXVI

DEUX ALERTES DE NUIT.—LA PÊCHE MIRACULEUSE.

Mes prévisions se réalisèrent dès le jour même. Les Indiens, voyant que j'étais inébranlable dans ma détermination, et qu'au lieu de m'intimider, la lâche désertion de la veille m'avait rendu plus audacieux et impératif, les Indiens prirent gaîment leur parti, me promirent tous, dans leur enthousiasme enfantin, de me servir jusqu'à la mort !

« Sois tranquille, nous regagnerons le temps perdu. Vois comme nos pirogues volent sur la rivière ! en dix jours nous serons à Banos !

Hélas, ni eux ni moi ne pensions aux nouvelles épreuves qui nous attendaient encore sur ces rives inhospitalières !

Ce voyage sur le Bobonaza ne fut qu'une succession d'alertes : après la trahison des Indiens, vint la révolte des éléments plus fougueux, plus traîtres encore que les Indiens ! La seconde nuit que je passai sur cette rivière peut compter parmi les plus terribles de ma vie. Nous avions établi le campement sur une plage élevée de la rive droite, à l'embouchure d'un rio sans importance, mais dont les eaux limpides nous promettaient une boisson plus saine que les eaux troubles de la rivière. Un grand feu pétillait au centre du campement, devant mon *ranchu*. Etendu sur mon lit de feuilles vertes, anéanti par les émotions, par les fatigues de la veille et de la nuit précédente, je jouissais, dans un demi-sommeil, du spectacle amusant donné par mes Indiens. Il ne restait plus rien de l'humeur sombre et terrible du jour précédent : les rires, les cris, les saillies les plus insensées avaient succédé au mutisme de mauvais augure qui m'avait si justement alarmé. La braise étalée sur le sable était couverte de bananes, de yuccas, de monstrueux *churus* (escargots) trouvés dans les bois. Aimables comme des enfants, ils m'apportent, l'un après l'autre, les prémices de leur festin ; il faut, bon gré mal gré, que je goûte à tout ! La conversa-

tion dura longtemps ; mais enfin, n'en pouvant plus de sommeil, je donnai le signal de la retraite : tout rentra dans le silence et la paix.

Hélas ! ce ne fut pas pour longtemps. Un orage épouvantable se déchaîna sur la forêt ! Réveillé en sursaut par le fracas du tonnerre, inondé, noyé, soulevé par les eaux, aplati par mon ranchu qui s'effondre et me couvre de ses débris, je me débats au milieu des ténèbres, j'appelle, je crie, je maudis mes Indiens que j'accuse à tort d'une nouvelle trahison. Le flot qui me couvre emporte mon ranchu, il m'eût emporté moi-même, si je n'eusse bondi sur mes pieds ! Impossible de décrire la scène que j'eus alors sous les yeux ! Mes Indiens, surpris comme moi en plein sommeil, s'étaient jetés sur leurs pirogues pour les sauver de la tourmente. Je les aperçois, par intervalle, à la lueur lugubre des éclairs ; leurs cris d'appel se mêlent aux sifflements de l'ouragan, aux roulements du tonnerre ; la voix stridente de Palate commandant la manœuvre, retentit comme un tocsin de mort au sein de ce cataclysme épouvantable ! J'essaye de les rejoindre : au premier pas sur ce terrain inégal, je tombe dans l'eau jusqu'aux aisselles.

— Au secours ! au secours ! Palate ! Vicente ! au secours ! je me noie ! ”

Un cri retentit aussitôt :

— Sauvons le Père ! sauvons le Père ! ”

Et trois d'entre eux se dirigent vers moi. Ils me prennent dans leurs bras pour me transporter dans l'une des pirogues, seules planches de salut qui nous restent au sein de ce déluge :

— N'aie pas peur ! N'aie pas peur, s'écrie Palate, tu ne périras pas, ou nous périrons tous avant toi ! ”

Au même instant, toute la partie de la rive gauche située en face du campement s'écroule avec fracas ! Elle s'élevait à pic sur la rivièr.e, mamelonnée de rochers, couverte d'arbres gigantesques. Chassé de son lit par cet amas de décombres, le Bobonaza bondit à une hauteur prodigieuse ; un ressac formidable, tel que je n'en vis jamais sur l'Océan, lance nos pirogues à plus de vingt mètres sur le rivage ! Tous les Indiens ont plongé pour éviter ce paquet d'eau qui

les eût assommés, tous, excepté les trois infortunés qui me portaient dans leurs bras : L'un d'eux a le crâne fracturé, l'épaule profondément entaillée par le choc d'une pirogue ; l'autre, qui avait étendu la main pour se garantir, a le poignet brisé ! Nous tombons à la renverse, pêle-mêle, les uns sur les autres, roulés, éraflés par la vague maudite, moi me cramponnant à eux de toute la force du désespoir, eux dans l'impuissance absolue de se mouvoir et de se relever !

Cependant, après des efforts énergiques, celui de mes Indiens qui est sans blessure s'est remis sur pied. Il appelle et l'on vient à nous. On nous sort de l'eau, on nous transporte sur la partie la plus élevée du rivage, où nous attendions, cramponnés aux branches des arbustes, la fin de cette tourmente infernale ! L'Indien blessé à la tête est inanimé, trois d'entre eux le soutiennent à fleur d'eau ; celui dont le poignet est brisé pousse des cris lamentables : le sang de ces infortunés rougit l'eau qui nous entoure, et il m'est impossible de les secourir !

Nous restons ainsi deux bonnes heures entre la vie et la mort ; après quoi la tempête s'apaise, les deux rivières débordées rentrent dans leurs lits, la plage traîtresse émerge au-dessus des eaux. Nous nous dirigeons alors vers les pirogues, que nous trouvâmes échouées, comme je l'ai déjà dit, à plus de vingt mètres du rivage. Deux d'entre elles avaient été mises en pièces par le choc, toutes les autres avaient des avaries plus ou moins graves ; la seule qui n'eût pas trop souffert était celle de *Palate*. De nos vivres, il ne restait rien, tout avait disparu ! La moitié environ de mon bagage, emprisonné sous la pirogue de *Palate*, avait échappé à la débacle générale ; tout le reste, excepté mon fusil dont je m'étais emparé à la première alerte, avait sombré dans les flots.

Mais ce qui nous touche infiniment plus que ces désastres matériels, c'est l'état pitoyable de nos blessés ! Comment les secourir ? Ma pharmacie est partie à la dérive ! Je rhabille le poignet brisé à l'aide de planchettes taillées au couteau, vigoureusement assujetties par une liane. Le crâne fracturé est bandé à l'aide d'une serviette : le blessé revient à lui pendant l'opération, mais sa faiblesse est telle qu'il ne peut mar-

cher ni se tenir debout. Nous plaçons ces deux infortunés dans une pirogue ; deux Indiens sont chargés de les ramener à Canélos où les Pères, s'ils sont encore là-bas, leur prodigueront les soins les plus dévoués.

— Enfants, dis-je aux Indiens, à genoux ! et remercions Dieu de nous avoir arrachés à cette mort affreuse ! Nous devons tous périr, c'est certain, ne soyons pas ingrats envers notre libérateur.

Tout le monde tombe à genoux et prie avec cœur ; les Indiens répètent mot pour mot, selon leur habitude, la prière que je récite dans leur langue.

A cinq heures, les quatre pirogues qui nous restaient encore étaient à peu près en état de nous recevoir. Y monter tous, il n'y fallait pas songer ; il fut décidé que huit Indiens, détachés du gros de la troupe, s'ouvriraient un chemin avec le matchec et suivraient la rivière d'aussi près que possible. Vicente leur fut donné pour capitaine, c'était le seul en qui j'eusse une confiance absolue. Il me restait encore vingt-trois Indiens : quinze d'entre eux, commandés par Palate, prirent place à bord et nous partîmes !

Comment les Indiens, toujours si prudents, si sages dans le choix du campement, s'étaient-ils trompés si grossièrement, c'est ce que je ne pus jamais expliquer ! Emprisonnés entre deux rios, il était clair comme le jour que le premier débordement devait nous emporter. Il était clair aussi que ce haut parapet de rochers, d'arbres et de buissons qui s'élevait à pic sur la rive gauche, s'écroulerait, un jour ou l'autre, sous l'effort tumultueux des courants et contre-courants : cela se voit tous les jours dans la forêt ; qui le sait mieux que les Indiens ? Par ailleurs, leur noble conduite tout le temps que dura la tourmente, les dangers auxquels ils s'exposèrent pour me sauver la vie, les blessures graves qui en furent la conséquence ne laissent aucune prise au soupçon de trahison : le péril était aussi grand pour eux que pour moi, nous n'échappâmes à la mort que par une espèce de miracle ! Un tambo s'était rencontré plus bas sur la rivière, nous pouvions y passer la nuit en toute sécurité, je leur en fis même l'observation : personne n'y consentit, tant ils avaient à cœur de réparer la faute de la veille et de regagner le temps perdu ! Ce zèle exagéré faillit nous perdre ! Au reste, les aventures et les fatigues de la dernière nuit,

l'abstinence cruelle à laquelle ils se voient obligés, ne refroidissent en rien leur ardeur, les équipages suent sang et eau pour pousser contre le courant rapide de la rivière leurs embarcations éclopées.

Cependant nous étions à jeun, sans vivres, sans espoir de rencontrer une chagra ou un tambo pour nous ravitailler. Les Indiens, si décidés au départ, perdent bientôt leur premier entrain : épuisés par tant de travaux, par un jeûne aussi contraire à leurs habitudes, ils ne poussent plus les pirogues qu'avec une lenteur désespérante : tout en eux dénote l'abattement et la prostration ! En vain ; Palate, plus robuste, les anime-t-il de la voix et de l'exemple, ils répondent en appuyant tristement la main sur leurs ventres rétrécis par l'abstinence, en essuyant de leurs longues chevelures la sueur qui ruisselle sur leurs visages. Est-ce étonnant ? Il est neuf heures, voilà quatre heures qu'ils manœuvrent la pagaie sans s'accorder un instant de repos ; cela s'ajoutant aux horribles péripéties de la nuit dénote une rare vigueur chez ces hommes habitués à l'intempérance et à l'oisiveté.

Tout à coup, sur un signal de Palate, nous abandonnons la rivière et, virant à gauche, nous nous engageons dans une passe étroite creusée par les eaux, entre deux hautes collines. Presque aussitôt nous débouchons dans une lagune aux eaux cristallines. Un ruisseau descendu des hauteurs voisines y tombait en cascade : sarcelles et canards, aigrettes et spatules, prenaient leurs ébats sous cette douche rafraîchissante, se baignaient en secouant leurs plumes et battant des ailes. De grands martins-pêcheurs au dos d'azur, aux ailes blanches frangées de noir, glissaient sur les eaux avec la rapidité de l'hirondelle, happant leur proie, puis disparaissant sous les branches pour la dévorer.

Les pirogues défilent dans le plus grand silence, puis se rangent l'une à côté de l'autre le long du rivage, juste en face de la cascade : accroupis dans leurs embarcations, les Indiens sont à peine visibles ; la pagaie, manœuvrée par ces mains enchantées, travaille sans le moindre bruit. Tout le monde stoppe, dépose la pagaie et saisit la sarbacane : canards et sarcelles, pris de panique, s'élancent le cou dressé, les ailes retentissantes ! Mais il était trop tard, une douzaine de volatiles, percés de flèches empoisonnées, tombent lourdement sur le lac !

“ —Voilà le déjeuner ! s'écrie Palate triomphant, et maintenant, enfants, il faut songer au diner. Cette cocha (lac) regorgè de poissons, c'est certain, sinon que faisaient ici ces nombreux canards ? Allons, vite au barbasco ! du barbasco, du barbasco ! Ah ! si nous avons du barbasco, ce sera magnifique ! —(A suivre.)

LE CARDINAL LAVIGERIE A ROME

(Missions d'Afrique)

On écrit de Rome le 20 octobre :

S. Em. le cardinal Lavigerie a quitté Rome ce matin, après y avoir passé près de quinze jours. C'est à peine cependant si on a pu l'apercevoir dans quelques-unes de nos maisons françaises, car il a passé presque tout son temps au Vatican ou à la Propagande.

Il venait en effet à Rome pour soumettre au Saint-Siège les délibérations du Congrès anti-esclavagiste qui s'est récemment tenu à Paris, dont vous nous avez envoyé les échos dans vos colonnes. Le Saint-Père a fait à l'éminent cardinal un accueil encore plus cordial que de coutume, et il s'est exprimé sur son compte, avec tous ceux qui l'ont approché durant ces derniers jours, en des termes qui marquent la haute estime et la bienveillance toute paternelle qu'il porte au primat d'Afrique. Sa Sainteté a relevé de la façon la plus accentuée tous les services dont l'Eglise et le Saint-Siège ont été redevables, dans ces derniers temps, au vénérable primat qui a ressuscité avec éclat, malgré la difficulté des temps, le siège de Carthage et les conciles africains. Il a loué son zèle infatigable pour l'établissement de l'Œuvre anti-esclavagiste, et surtout la prudence extrême grâce à laquelle il a mené à bon terme la fondation d'une telle œuvre au milieu de tant de difficultés et de compétitions.

Le Saint-Siège n'a pas hésité à approuver toutes les dispositions prises à Paris, sous l'inspiration de Son Eminence. Il a en particulier parfaitement compris la nécessité d'une quête annuelle, faite durant les premières années dans toutes les églises du monde catholique, pour l'œuvre

immense et vraiment humanitaire de la suppression de l'esclavage. Après avoir confié à une commission de cardinaux l'examen approfondi de toutes ces questions délicates, il a annoncé au cardinal Lavigerie qu'il adressera prochainement à tous les évêques du monde catholique une lettre à cet égard, pour bien faire comprendre au monde civilisé la nécessité d'en finir avec les hontes de la chasse à l'homme, et de permettre suffisamment le développement des missions catholiques dans le continent noir pour que, pendant que les Puissances, mettant à exécution l'Acte général de la conférence de Bruxelles, combattraient ce fléau par les moyens qui leur sont propres, le Souverain Pontife, qui a pris l'initiative de ce grand mouvement de charité et de résurrection sociale parmi les noirs, s'appliquât à couronner ces efforts matériels par l'action tout autrement puissante de l'apostolat. D'après ce qu'on nous affirme, c'est le jour où se célèbre chaque année la fête de l'Épiphanie que cette quête générale aurait lieu dans toutes les églises, sur le désir manifesté du Saint-Père et par les soins de tous les évêques.

Sur la demande du cardinal Lavigerie, qui a sollicité la grâce d'être désormais déchargé de tant de détails auxquels ses forces et son temps ne peuvent plus suffire, c'est à la Sacré-Congrégation de la Propagande que toutes les aumônes ainsi recueillies dans le monde chrétien seraient adressées, et c'est aussi aux soins de cette Congrégation, qui connaît mieux que personne la situation des missions d'Afrique, que serait confiée la distribution de ces secours à toutes les missions qui auraient à s'occuper de l'abolition de l'esclavage, dans les lieux où celui-ci règne avec le plus de force et d'étendue. La commission cardinalice qui a réglé ces détails et qui s'est réunie au palais du Vatican, sous la présidence du cardinal-secrétaire d'Etat, était composée, outre S. Em. le cardinal Rampolla, de Leurs EE. RR. les cardinaux Simeoni, Ledochowski, Vannutelli et Lavigerie. Elle avait pour secrétaire Mgr Ferrata, secrétaire de la Congrégation des Affaires ecclésiastiques extraordinaires. C'est ce prélat qui a fait à Sa Sainteté le rapport d'usage sur les travaux et les propositions des EE. cardinaux ; et c'est

vendredi 17 courant que le Saint-Père, après avoir entendu la relation, a daigné y donner son approbation souveraine.

Toutefois, avant de traiter les affaires de l'anti-esclavagisme et particulièrement la transformation de la direction générale de l'œuvre, qui passe ainsi tout entière, sur la demande du cardinal Lavigerie, à la Congrégation de la Propagande, Son Eminence a longuement entretenu le Saint-Père de l'avenir des missions de l'intérieur de l'Afrique, en lui présentant dès le premier jour Mgr Livinhac, évêque de Pacando; accompagné de quatorze néophytes nègres qu'il a ramenés de l'Ouganda et le révérendissime Père Girault, ancien vicaire apostolique de l'Ounianiembé. On sait que le R. P. Girault, devenu presque aveugle, depuis deux ans, dans l'Afrique équatoriale, avait dû venir en France pour subir une grave opération, qui n'a pas encore, malheureusement, donné des résultats complètement satisfaisants.

Mgr Livinhac a reçu des lèvres mêmes du Saint-Père la confirmation de sa nouvelle destination qui est désormais celle de coadjuteur du cardinal Lavigerie pour le gouvernement de la congrégation des missionnaires d'Alger, dont le cardinal doit, en vertu d'un rescrit de la Propagande et en sa qualité de fondateur, rester jusqu'à la mort supérieur général.

Mgr Livinhac, nommé il y a un an par le chapitre de sa congrégation premier assistant général, à la place du R. P. Deguerry, suppléera Son Eminence dans les fonctions que l'âge et les infirmités précoces du cardinal ne lui permettent plus de remplir.

La réception de l'ancien vicaire apostolique du Nyanza, qui a accompli de si grandes choses dans sa mission dans un temps relativement court, a été très touchante de la part du Saint-Père. Il a accueilli avec une vraie tendresse ce confesseur de la foi, qui dans l'espace de dix ans a pu convertir avec le concours de ses missionnaires douze mille noirs infidèles et rétablir sur son trône le prince même qui l'avait si odieusement et si cruellement persécuté.

Le Saint-Père lui a adressé les félicitations les plus paternelles pour le passé et aussi les vœux les plus ardents pour l'avenir. Il lui a recommandé en particulier, de la manière

la plus touchante, de seconder la vieillesse du cardinal dans les grandes œuvres que celui-ci a entreprises, en particulier dans la multiplication et la formation des missionnaires de la Société d'Alger. Le Saint-Père a aussi paternellement consolé et encouragé le R. P. Girault, qui a déposé définitivement à ses pieds sa démission d'une charge qu'il ne peut plus porter et qui va rentrer à la maison mère pour y assister Mgr Livinhac dans la direction des Frères convers.

Mais où cette longue entrevue a été plus touchante encore, c'est dans la réception des quatorze noirs de l'Ouganda. Le Saint-Père, qui avait reçu S. Em. le cardinal Lavigerie et les deux vicaires apostoliques dans le cabinet privé de ses audiences, a voulu recevoir les jeunes noirs dans la salle du trône. Là, il s'est assis sur son siège pontifical, et il a invité tous les jeunes néophytes à former une couronne autour de lui. Il ne pouvait, en vérité, parler leur langue, mais Mgr Livinhac lui a servi d'interprète, et il est impossible de rendre la condescendance paternelle de Léon XIII et l'émotion de ces jeunes nègres, qui se trouvaient ainsi subitement en présence de la plus grande majesté du monde.

Ils avaient déjà tant admiré à Rome, particulièrement Saint-Pierre et Saint-Paul. Mais ici ils paraissaient comme écrasés par leurs impressions. Plusieurs d'entre eux pleuraient en entendant le Pape leur parler avec tant de simplicité et de bonté. Léon XIII leur avait donné sa main à baiser, mais il voulut à la fin leur remettre à chacun une belle médaille d'argent. Il en demanda d'abord à Mgr le maître de chambre, qui l'accompagnait avec plusieurs camériers secrets. Mais il ne s'en trouva pas entre leurs mains, et le Saint-Père, se levant alors, voulut aller en chercher lui-même dans ses appartements, ce qu'il fit avec un empressement tout juvénile. Il semblait que l'amour de ces brebis perdues, qui arrivaient de si loin au Père de famille, lui donnât des ailes.

Revenu à son trône, il interrogea de nouveau les nègres et le cardinal qui les accompagnait sur ce à quoi on les destinait. Son Eminence ayant répondu que c'était à la médecine, le Pape exprima le désir que l'on choisît les plus jeunes et les plus capables parmi eux pour les former aux pre-

mières études ecclésiastiques, afin de constater si on pouvait trouver en eux plus tard des vocations solides. Mgr Livinhac, interpellé par le cardinal, a promis de faire ce choix, et, le jour même, il en a désigné sept pour aller à Alger, au lieu d'aller à Malte, commencer leurs études à Notre-Dame d'Afrique.

Le Saint-Père a béni uné dernière fois ces jeunes nègres, qui sont partis en effet quelques jours après pour Alger, avec le R. P. Toulotte, qui était venu présenter à Sa Sainteté les actes du concile de Carthage, dont il avait été le premier théologien, et que le Saint-Père a confiés à la Sacrée Congrégation du concile. Mgr. Livinhac est parti également pour Malte, conduisant avec lui les sept autres nègres à l'institut médical fondé dans cette île. Enfin, comme je vous l'écrivais au début de cette lettre, S. Em. le cardinal Lavignerie nous a quittés ce matin, laissant à tous les plus profonds souvenirs.

Veillez le recommander, je vous prie, au milieu de tant de fatigues, aux bonnes prières de vos chers lecteurs.

Après avoir lu le récit de l'audience solennelle pendant laquelle nos nègres eurent le bonheur d'être présentés à Notre-Saint-Père le Pape par S. Em. le cardinal Lavignerie et de recevoir sa bénédiction, il ne sera pas sans intérêt de rapprocher la description qu'eux-mêmes ont faite de cette réception ainsi que de leur voyage, après leur départ de Paris. C'est la même naïveté d'expression que nos lecteurs ont pu remarquer dans la première lettre qu'ils ont écrite, après leur arrivée dans la capitale, et aussi la même fidélité dans le traducteur. On en jugera :

LETTRE DES JEUNES NEGRES.

Rome, 16 octobre 1890.

A nos amis du Buganda : Gabriel le grand général, Cyprien le grand intendant des cuisines royales.

Nous vous avons écrit beaucoup de paroles de Paris, capitale de la France. Aujourd'hui nous vous écrivons de Rome, capitale de tous les catholiques. Pour nous rendre de Paris à Rome nous sommes entrés dans les grandes caisses dont nous avons parlé et qu'on appelle chemins de fer. Nous en sortîmes pour voir une grande ville qui s'appelle Lyon : on nous conduisit dans une maison qui est sur une petite montagne. Nous y avons trouvé beaucoup de prêtres qui priaient. Ces prêtres s'appellent les Chartreux. Ils nous ont fait préparer une bonne nourriture. Nous avons mangé du pain et de la viande. On nous a donné le pombi des blancs qu'on appelle vin. Quand nous eûmes mangé, on nous appela pour faire notre image. Vous serez contents d'apprendre comment on fait ces images que vous aimez tant. Je vais vous le dire. On a une boîte qui a trois jambes, elle est habillée d'une étoffe noire. Celui qui veut faire l'image nous dit : Vous, asseyez-vous là, devant la boîte ; vous autres, tenez-vous debout, regardez de ce côté. Puis il cache la tête dans l'étoffe qui habille la boîte, puis il apporte le papier en le tenant aussi caché dans une étoffe. Il craignait peut-être que ceux qui étaient là apprissent à faire des images.

Tout à coup il nous dit : ne remuez pas. Il ouvre la boîte de l'autre côté ; il la ferme et il nous dit : c'est fini. Toutes nos figures étaient entrées dans la boîte. Il faut beaucoup de temps pour les faire sortir, et nous ne les avons pas encore vues. Un prêtre qui s'appelle Mgr Morel vint nous chercher pour nous faire promener. On nous a dit que c'est lui qui fait les papiers où se trouvent les images de tous les pays du monde que les Pères nous montrent souvent dans le Buganda. Les missionnaires de tous les pays lui envoient des lettres, et, dans les lettres, ils écrivent des maisons et

des hommes, et il met tout dans son papier, et ainsi on a des nouvelles de ceux qui instruisent les hommes au loin. Cet homme est très bon ; il aime beaucoup les Bugandas et il irait les voir s'il n'avait pas tant de travail. Il nous a conduits sur une autre montagne où il y a une belle église de la Sainte Vierge. Elle s'appelle Notre-Dame de Fourvière. Après avoir prié, nous sommes entrés par une porte dans une maison qui ressemblait à un tambour et dans ce tambour il y avait un chemin qui montait en tournant, on tournait toujours. Les jambes nous faisaient mal. Quand nous sommes arrivés sur la maison, il y avait de grandes statues d'or qui brillaient comme le soleil, on voyait au loin toute la ville et toutes les campagnes. Nous avions peur de regarder en bas : notre tête tournait, les hommes paraissaient petits comme des poules. Une fois descendus, nous entrâmes dans les caisses d'un chemin de fer qui descendirent dans un trou et nous déposèrent au bas de la montagne. Le prêtre qui nous conduisait nous fit monter sur une grande barque qui marche toute seule sur le Nyanza de la ville et nous arrivâmes chez nous. Les hommes de cette tribu sont tous bons, ils nous regardaient avec bonté et ne criaient pas. Nous sommes partis la nuit toujours en chemin de fer ; et le matin nous étions à Marseille chez la personne charitable qui nous avait si bien reçus à notre arrivée. Le lendemain nous sommes allés entendre la messe dans une église de la Sainte Vierge (Notre-Dame de la Garde). Cette église est bâtie sur une montagne. De là on voit la ville et la mer. Nous y avons vu l'évêque du pays. Il dit la messe pour nous : Arsène et Jean-Baptiste la servirent. Nous eûmes tous le bonheur de faire la sainte communion. Cet évêque est un vieillard vénérable ; il a la bonté sur son visage ; quand nous eûmes remercié Dieu, il nous fit donner le café et nous bénit ; à midi nous sommes allés dans la maison du Cardinal Lavigerie notre père. Il nous avait invités à manger avec lui ; on avait étendu par terre une grande étoffe blanche sur laquelle on avait posé des patates d'Europe, des œufs, du poisson, des raisins et du pain doux comme du miel, mais pas de viande parce que c'était un vendredi. Le Cardinal, l'évêque de Marseille, Mgr Livinhac et le Père Girault

étaient assis autour d'une table ; nous étions confus d'être traités avec tant de bonté par les grands de l'Eglise : nous n'osions pas lever les yeux ni parler. Vous le voyez, ceux qui connaissent Dieu s'aiment comme les enfants de la même mère.

Le mardi matin nous arrivons à Rome. En entrant dans cette grande ville nous disions : c'est ici la capitale de toutes les capitales, la capitale du royaume de Jésus-Christ, qui s'étend sur toute la terre. Le Bon Dieu est bien bon ; il nous a aimés beaucoup ; il nous a choisis au milieu de nos frères qui ne le connaissent pas. Il nous a appris à le connaître, à l'aimer. Maintenant il nous conduit ici pour voir la capitale de son royaume et celui qui tient sa place sur la terre. Nous vîmes deux prêtres blancs qui venaient nous chercher. Ce sont les frères des Pères du Buganda. Leur travail est de voir le Pape et de lui porter les lettres qui viennent du Buganda, et d'envoyer au Buganda les lettres qu'écrit le Pape. Arrivés dans leur maison, nous sommes allés dans leur église remercier Dieu de nous avoir protégés durant notre long voyage.

Après le repas de midi, on nous a conduits visiter les tombeaux des premiers chrétiens. Après avoir voyagé longtemps, nous avons rencontré des hommes habillés d'une étoffe qui ressemble à notre écorce d'arbre, et ils ont la tête rasée. Ces hommes quittent tout pour prier et faire le bien ; ils ne mangent jamais de viande, ils jeûnent tous les jours ; ils ne parlent que lorsque leur grand leur permet. Ils ont quand même la joie sur la figure. Arrivés comme devant une grotte, nous descendîmes, nous descendîmes : plus nous descendions, plus il y avait de froid et des ténèbres. On nous donna à chacun une corde entourée de cire : on alluma ces cordes et nous vîmes un peu, mais il faisait toujours froid.

Nous marchions, nous marchions comme dans un chemin : dessus il y avait de la terre ; à droite et à gauche il y avait de la terre et nous ne trouvions jamais la fin du chemin. Notre conducteur s'arrêtait et nous parlait ; Monseigneur nous disait en ruganda ces paroles : A droite et à gauche du chemin il y a comme des lits creusés dans la ter-

re, les unes au-dessus des autres. Les premiers chrétiens déposaient leurs morts dans ces lits ; un grand nombre de ces morts ont été tués par ceux qui n'aimaient pas Dieu. Les grands de Rome ont tué beaucoup de mille et de cent mille chrétiens. Laissez la religion de Jésus-Christ ; si vous ne la laissez pas, nous vous tuerons. Les chrétiens disaient : Nous ne pouvons laisser la véritable religion ; et on les tuait. On les empêchait de construire des églises. Ils se réunissaient dans ces lieux souterrains pour prier, entendre la parole de Dieu et recevoir les sacrements. Nous nous sommes mis à genoux et avons récité un *Pater* et un *Ave* en notre langue pour demander la force de ressembler aux chrétiens des premiers temps ; nous pensions à nos frères de Buganda qui sont morts pour la foi. Nous sentions une grande joie dans l'âme en pensant qu'en ce moment ils nous regardaient du ciel où ils sont heureux avec les martyrs dont nous visitons les tombeaux. On nous montra des vases qui avaient contenu le sang de ces martyrs ; moi Léon, en les voyant, je pensais au sang de Jésus, je me disais : Le sang de Jésus a été la semence d'où sont sortis tous les martyrs et tous les chrétiens, et nous, chrétiens du Buganda, nous sommes aussi sortis de cette semence. Pour parcourir ces églises souterraines il faudrait plus d'un mois ; nous n'en vîmes que quelques-unes et nous rentrâmes à la maison ; la pensée des martyrs était dans notre esprit ; nous disions : Ceux qui meurent pour Dieu sont les plus heureux des hommes.

Ce soir-là nous avons mieux prié.

Le lendemain matin on nous conduisit dans l'église bâtie sur le tombeau de saint Pierre. En entrant dans cette église, il nous sembla que notre âme sortait de notre corps. Cette église est si grande que cinq fois dix mille hommes peuvent y entrer. Elle est haute, haute, haute ; si on plaçait une grande maison de Kabaka, notre roi, sur une autre grande maison et une troisième grande maison sur cette grande maison et qu'on mit ainsi dix maisons l'une sur l'autre, on n'arriverait pas au sommet de l'église de Saint-Pierre. On marche sur des pierres qui ressemblent par leurs couleurs et leurs images à des étoffes de Chiti. Elles brillent comme des miroirs, et l'église tout entière est bâtie

avec ces pierres et il y a plus de mille statues faites en pierres blanches et polies comme l'ivoire. Quand on tourne autour on trouve de tous côtés comme des églises toujours plus belles, toujours plus belles. Nous regardions ces magnifiques choses et nous disions : Dieu donne beaucoup d'esprit à ceux qui travaillent pour lui. Nous nous sommes mis à genoux près du tombeau de saint Pierre. Nous disions : Là est le corps du chef des apôtres, le premier Pape. Son âme doit nous regarder du haut du ciel et se réjouir de voir des Bugandas venus de si loin prier près de son tombeau. On nous dit : Montons sur l'église et nous avons marché en tournant longtemps. Nous étions très fatigués ; nous sommes arrivés en un endroit près du sommet. De là on voyait loin ! loin ! des maisons et des maisons, des campagnes et des campagnes. Les hommes qui se promenaient en bas étaient petits comme des rats. Nous avons vu une cloche grande comme une de nos huttes. Quand on la frappe, on l'entend loin comme de Mengo à Kasubi. Nous avons trouvé une échelle de fer et nous sommes entrés dans une boule de cuivre qui se trouve au haut de l'église ; sur la boule il y a une grande croix. Nous avons vu cette boule d'en bas : elle paraissait petite comme un œuf d'autruche. Le Père Girault nous avait dit : nous entrerons tous ensemble dans cette boule. Nous avons ri et répondu : tu mens.. Il n'avait pas menti.

Nous n'avons rien vu de si beau, dans notre voyage, que l'église de Saint-Pierre. Quand nous sommes rentrés, nous avons parlé beaucoup de cette merveille ; mais moi Léon qui fait la lettre, je ne puis trouver de paroles pour écrire ce que nous avons vu. Le soir nous sommes allés visiter les deux églises de Saint-Paul ; nous entrâmes d'abord dans celle qui est bâtie sur son tombeau. Elle est grande, grande et brillante, brillante. Les colonnes qui portent le toit sont faites chacune avec une seule pierre qui brille comme du cuivre bien poli ; elles sont plus élevées et plus grosses que nos plus grands *mivoulés* ; sur les murs il y a l'image de saint Pierre et l'image du pape, qui gouverna l'Eglise après saint Pierre et l'image de tous les papes jusqu'au pape d'aujourd'hui. Ces images sont faites avec des pierres brillantes. Je

ne puis vous dire combien tout cela est beau ni ce que nous sentions dans le cœur en le voyant.

De là, nous sommes allés plus loin dans la campagne voir l'église bâtie à l'endroit où saint Paul fut tué. Ceux qui la gardent sont des prêtres comme ceux qui gardent les tombeaux, qui jeûnent, prient et se taisent. Ils font tout cela pour gagner le ciel. Leur grand vint nous recevoir ; il avait la honté et la joie sur la figure. Il nous montra la colonne de pierre à laquelle les méchants attachèrent saint Paul pour lui couper la tête. Puis il nous dit : La tête tomba là, et là Dieu fit sortir cette fontaine ; elle sauta et retomba en cet autre endroit et Dieu fit sortir cette seconde fontaine ; elle sauta encore et s'arrêta à ce troisième endroit et Dieu y fit sortir cette troisième fontaine. Nous avons bu de l'eau des trois fontaines et récitée à genoux le *Pater* et l'*Ave* en notre langue. Nous nous disions dans notre cœur : Saint Paul a aimé beaucoup Jésus-Christ, il a souffert de grandes souffrances pour son amour. Dieu, en faisant jaillir les trois fontaines, a fait comprendre aux hommes qu'il aimait saint Paul et qu'il aimerait tous les chrétiens qui souffriraient pour lui. Le cœur nous faisait mal, et moi Léon je pleurais. Je ne versais pas des larmes de tristesse, je ressentais au contraire une grande paix.

Le supérieur des hommes qui prient toujours et qui jeûnent toujours (Trappistes) nous conduisit dans une autre église. Il nous dit : Ici on a tué 20,000 soldats et leur chef qui ne voulaient pas renoncer à Jésus-Christ. Leurs corps reposent ici. De là on nous conduisit dans une maison où il y avait une grande table et sur la table il y avait du pain et des raisins et du vin et des assiettes et des verres, et devant la table un joli siège pour chacun de nous et on nous dit : asseyez-vous et mangez. Nous avions honte de boire et de manger comme les grands seigneurs du pays et nous nous disions : ceux qui aiment le bon Dieu sont bien bons.

Le vendredi matin le P. Girault nous dit : lavez-vous bien ; enlevez la poussière de vos habits, habillez-vous bien. Sur les souliers mettez la graisse noire. Aujourd'hui le cardinal nous conduira chez le Pape. Nous étions contents et nous fîmes ce qu'on nous disait. A midi le P. Girault nous

conduisit à la maison du Pape ; nous arrivâmes devant une grande porte, si grande qu'on pourrait y faire passer une maison du Buganda, auprès de laquelle se tenaient des hommes habillés de rouge. Ils tenaient à la main quelque chose qui ressemblait à une lance, mais ce n'en était pas cependant. Ce sont les soldats du Pape. Ils n'ont pas de fusils parce qu'ils ne font jamais la guerre. Par un chemin de pierres large comme les chemins de la capitale du Buganda, on monte dans les appartements qu'habite le Pape et qui sont sur d'autres maisons. On marche sur des nattes et de tous côtés il y a comme des étoffes de soie. Arrivés auprès de la maison du Pape, nous nous tenions debout. Le cœur nous battait. On nous dit : Asseyez-vous. Nous eûmes honte de nous asseoir, nous, pauvres bakopis du Buganda, sur des chaises de soie, dans la maison du représentant de Jésus-Christ. Le pape était dans une autre maison (chambre) avec le Cardinal et Monseigneur Livinhac.

Le pape sortit et vint dans la chambre où nous attendions. Moi Léon, je tremblais comme le Mpewo (petit antilope) dans les mains du chasseur. Mon cœur battait. Le pape est un homme tout blanc. Ses cheveux sont blancs, sa calotte est blanche, sa figure et ses mains sont très blanches, sa robe est blanche et ses souliers sont blancs. Le Cardinal, Mgr Livinhac et le P. Girault étaient à ses côtés avec des évêques habillés de belles étoffes. Le P. Girault nous avait dit : Quand le pape paraîtra, vous vous mettrez à genoux une fois, vous vous lèverez, et vous vous mettrez à genoux une seconde fois, et vous ferez ainsi une troisième fois, et vous baiserez la croix d'or qui est sur les souliers blancs du pape. Nous nous mîmes tous à genoux une première fois ; nous voulions faire tout ce que nous avait dit le P. Girault mais le pape nous fit approcher ; il souriait, ses yeux nous regardaient avec bonté. Notre cœur était dans la joie ; moi Léon, qui écris, j'éprouvais le même bonheur qu'au jour de mon baptême et qu'au jour de ma confirmation et qu'aux jours de communion en me trouvant si près du chef de l'Eglise, du représentant de Jésus-Christ lui-même : Oh ! mes amis, je ne puis vous écrire ce que je sentais dans le cœur. Le pape nous dit : Je suis heureux de vous voir, et

d'apprendre que beaucoup de vos frères pratiquent bien la religion. Pratiquez-la toujours ainsi jusqu'à la mort. Nous lui demandâmes une médaille. Il se leva et alla dans une autre chambre les chercher lui-même. Il en déposa une dans la main de chacun de nous. Les Kabaka de notre pays ne sont pas si bons. Il nous bénit et nous partîmes. Nous n'oublierons jamais ce beau jour.

Notre lettre est bien longue, et cependant il nous reste beaucoup de choses à dire. Pour les dire toutes il faudrait écrire tous les papiers d'un livre grand comme le livre de la messe.

Dans la ville de Rome il y a plus de trois cents églises où l'on garde les corps des saints. Dans l'une on nous a montré un morceau de la Croix de Jésus, des épines qui percèrent sa tête, un des clous qui servirent à l'attacher à la croix. Cette vue nous fit grande impression. Nous avons vu aussi un grand morceau de la Croix du brigand qui se convertit sur la montagne du Calvaire quand il vit le Fils de Dieu attaché à la croix près de lui. Vous savez que ce brigand est devenu un grand saint. Moi, Léon, j'ai pensé : J'étais un brigand, Dieu m'a converti ; il y a encore beaucoup de brigands sur la terre du Buganda, et j'ai demandé au bon larron de prier Jésus de les convertir.

Un jour nous sommes allés nous promener dans une grande maison ronde, très haute et très grande. Au milieu il y a une grande cour. Les anciens rois de Rome faisaient porter des lions et des tigres dans des grottes qui se trouvent sous la grande cour. Ils y faisaient conduire ceux qui priaient, et déchainaient les lions qui venaient les dévorer. Les sauvages de ces temps-là étaient assis sur des bancs qui sont au-dessus des grottes des lions et de la cour, et ils regardaient les lions qui mangeaient les chrétiens. Vous voyez que Chitani (démon) fait la même chose partout.

La ville de Rome est grande comme de Mengo à Nateté et à Kikebezi. Partout il y a des maisons, et toutes sont en pierres. Il y a de grandes places, et dans les places des bœufs de pierre, qui vomissent de l'eau. Il y a beaucoup d'eau dans cette ville, et toute l'eau sort de la bouche des bêtes de pierre, ou par des canons de fer, qui sont comme des canons de fusil. Il y a des gens bien habillés, comme à

Paris ; mais il y en a beaucoup de mal habillés. Ceux qui étaient mal habillés criaient en nous voyant : ils criaient beaucoup, mais ne nous jetaient pas de pierres.

Nous allons quitter Rome. Six iront à Malte : Paoli, Caroli, etc.

Les huit autres : Léon, Joanna, etc., iront à Alger pour étudier.

Priez pour nous, nos chers amis, nous prierons pour vous.

C'est moi Léon, qui ai écrit toutes ces paroles. Priez beaucoup pour moi. Je désire être Frère. Demandez à Dieu de m'aider. Vous savez que je suis porté à la colère ; demandez pour moi la douceur de Jésus-Christ. Je pense rai souvent à vous en entendant la messe et en récitant le chapelet.

LÉON, JOANNA, etc.